

Projet Hôdo

HÔDO, LE PARADIS SUR TERRE

Le Projet Hôdo¹ est un concept de société qui s'appuie sur les lois de la physique, de la biologie et des neurosciences pour bâtir et entretenir une Terre saine pour tous ses habitants.

Ce concept n'est pas un parti politique et ne devrait pas l'être, car il peut inspirer toute politique qui favorise la synergie consensuelle en confortant ses choix avec la rigueur, l'objectivité et l'humilité de la méthodologie scientifique.

Ses concepts se basent grandement sur des idées de Henri Laborit et en général sur la compréhension du fonctionnement de l'intelligence.

Le terme Hôdo est une allusion à la «Terre de la Récompense (ou de la Rétribution)», terme utilisé dans certains courants bouddhistes, hōdo (報土) en japonais. Ce terme a été choisi pour indiquer que le paradis que l'on souhaite sera le résultat de ce que l'on fait. Pour faciliter sa traduction dans d'autres langues, l'écriture Hodo, sans accent, est souvent employée. D'ailleurs, cette écriture peut faire référence à hodós, ὁδός le chemin en grec ancien, ayant donné naissance à l'hodologie. Cette dernière désigne globalement la science des connexions dans les réseaux utilisée dans divers contextes, tous liés à l'intelligence. Heureuse coïncidence.

¹ La dernière rédaction de ce projet avant cette édition a été faite dans le site <https://projet-hodo.org/>

Table des matières

Hôdo, le paradis sur Terre.....	1
Préalables.....	3
Naissance de Hôdo.....	5
Les piliers d'une société hôdonne.....	7
Pose du 1er pilier, le respect.....	7
Respecter toute forme d'intelligence ainsi que son support.....	8
Respecter autrui.....	9
Les supports de l'intelligence.....	12
Et l'intelligence non humaine ?.....	14
Pose du 2e pilier, la sérénité.....	16
Le droit à l'abri et à la fuite.....	16
Trouver ou créer un refuge.....	16
Quel refuge, abri, chez-soi ?.....	17
Pose du 3e pilier, la synergie.....	19
La synergie par le consensus ou le hasard.....	19
L'énergie comme monnaie universelle.....	24
L'énergie omniprésente.....	24
L'énergie comme monnaie ?.....	26
Un système juste.....	27
L'indépendance géopolitique.....	27
Le revenu universel.....	27
Une rémunération juste pour tous.....	28
La maîtrise écologique de l'énergie.....	29
Le travail écologique.....	30
Le coût des dépenses énergétiques de production.....	31
Les valeurs intrinsèques.....	32
Illustration du modèle.....	33
Un système équitable.....	35
Être Hôdon.....	41
Être modérateur.....	41
Être créateur d'idées.....	42
Une éducation hôdonne.....	42
Le mot de la fin.....	44

PRÉALABLES

Je suis un INTP (introversion, intuition, thinking, perceiving). C'est l'un des 4 types du tempérament rationnel des 16 types psychologiques du MBTI (Myers Briggs Type Indicator) qui est un modèle et outil d'évaluation de la personnalité. Il est basé sur une théorie de Jung, controversée aujourd'hui. Il n'empêche que je trouve que cette caractérisation semble me correspondre parfaitement. Un INTP n'est ni un leader, ni un Superman, mais c'est un chercheur.

Je suis un penseur qui analyse les idées avec l'âme du physicien que j'étais au départ. Ensuite, j'y ajoutai l'analyse du point de vue de l'informaticien que j'allais devenir, qui au départ, travaillait sur les complexes calculs des avalanches de rayons cosmiques. Au fil du temps, l'informatique est devenue mon métier par nécessité. J'ai abordé divers domaines, tels que les mathématiques, le temps réel et la gestion de systèmes, souvent, au début, en tant que pionnier.

En parallèle, j'ai toujours été passionné par les merveilles de la vie, dont l'intelligence. Depuis longtemps, j'étudie la psychologie et Pierre Daco² fut mon premier flambeau. Plus tard à la découverte de Henri Laborit, je me suis intéressé aux progrès de la neurobiologie amplement explicités par Bruno Dubuc³.

Convaincu de la puissance du cerveau sur nos relations sociales, j'ai imaginé un projet visant à promouvoir une plus grande synergie et une plus grande sérénité en commençant par respecter toute forme d'intelligence. Toute forme d'intelligence est le terme que j'ai choisi pour dépasser tous les préjugés passés et hélas encore à venir concernant l'intelligence d'autrui. Et, en même temps, il est de plus en plus urgent de mieux respecter la nature en analysant soigneusement le coût de chaque action, sans se laisser bercer par des pseudo-vérités idéologiques.

J'ai décidé de créer mon propre «wiki» pour partager mes idées. Cependant, mon expérience en informatique m'a fait prendre conscience des risques de piratage et d'utilisation malveillante ou haineuse. Pour cette raison, mon site est en lecture seule. Je cherche cependant un autre moyen de partager mes idées et d'encourager les commentaires et critiques positives. La perfection n'existe pas, mais la collaboration peut apporter un éclairage supplémentaire. Je pensais, et j'espérais encore que Facebook serait le moyen. Mais, vu le nombre d'écoutes et de suivis, il me faut trouver une autre voie : publier sur papier ou en livrel.

Tous les amis du Projet Hôdo, peuvent le traduire et le publier. Je travaille en «Copyleft», tout comme pour mes romans de SF allégoriques. Ces derniers, voulaient diffuser l'humanisme de H. Laborit au travers de contes de science fiction. Tous les amis du Projet Hôdo peuvent le traduire et le publier. Je travaille en copyleft, tout comme pour mes romans de SF allégoriques. Ces derniers voulaient diffuser l'humanisme de H. Laborit au travers de contes de science-fiction. J'ai choisi l'anticipation comme scène théâtrale pour ne pas tomber dans les pièges qui tout de suite pourrait faire allusion à un contemporain désigné comme blâmable. Cela poserait automatiquement des œillères qui empêcheraient le lecteur de voir tous les détails et les circonstances entourant le déroulement et l'aboutissement des quêtes de synergies. Mes neuf romans officiellement publiés sont décrits sur mon site <https://projet-hodo.org/Synoptique.html>.

² Pierre Daco est un psychothérapeute belge. Convaincu de l'utilité de la psychothérapie pour aider les gens à mieux vivre, il écrivit plusieurs livres dont «Les Prodigieuses Victoires de la psychologie moderne», en 1960 aux Éditions Marabout.

³ Détenteur d'une maîtrise en neurobiologie de l'Université de Montréal, Bruno Dubuc est vulgarisateur scientifique. Depuis 2002, il anime le site web «**Le cerveau à tous niveaux**» (<https://lecerveau.mcgill.ca>), une référence tant auprès du milieu scientifique que du **grand public**. En 2024, il a publié le livre «Notre cerveau à tous les niveaux. Du Big Bang à la conscience sociale» (Écosociété, <https://livre.blog-lecerveau.org>)

NAISSANCE DE HÔDO

Le projet Hôdo n'est pas né du jour au lendemain. Il s'est préparé depuis très longtemps sans que je le voie venir.

Ses racines remontent à mon enfance. Je m'extasiais devant les curiosités du sol en découvrant ses pierres brillantes aux formes parfois curieuses, comme celle du quartz. Et ces choses brillantes, la nuit dans le firmament, attiraient aussi mon regard. Ces étoiles ou ces planètes rapidement prirent une place dans mon esprit. Je reconnaissais mon signe, le scorpion, et surtout la Croix du Sud, ma boussole, car elle me guida toute ma jeunesse, puis dans mes premières activités professionnelles vécues dans l'hémisphère sud.

Mais, en même temps que je m'émerveillais pour ces bijoux de l'univers et que j'essayais de découvrir ce que cela cachait derrière, je me demandais pourquoi cela n'intéressait pas mes compagnons de classe. Je venais de mettre mon doigt dans le premier engrenage : à quoi pense la personne en face de moi ? Pourquoi ? Comment ? Comment le saurais-je ? Qu'est-ce qui prouve que, dans sa tête, ce que je crois être rouge l'est aussi pour lui de la même manière, même si cela porte le même nom.

Cette curiosité sur l'intelligence m'a conduit sur plusieurs pistes. Pierre Daco, Henri Laborit, Robert-Vincent Joule ont été mes premiers maîtres en la matière. Même l'IA m'intéressait, car je la considérais au départ comme un «modèle» expérimental pour nous aider à comprendre cette merveille qu'est l'intelligence, et non seulement celle des humains.

Comprendre d'autres intelligences fut la première étincelle qui donna naissance au premier pilier du projet Hôdo.

Cette intelligence est la pièce maîtresse pour comprendre l'Univers dans lequel nous vivons. C'est en obéissant aux lois de Dame Nature et non aux idéologies de toutes origines que l'on arrivera à progresser. L'humain n'est pas fait pour voler, pourtant il vole. C'est en acceptant les lois de la pesanteur, que cet humain a pu prendre son essor dans les airs. C'est cet esprit scientifique qui guidera l'esprit hôdon.

Le projet Hôdo, c'est concevoir l'art de vivre ensemble, d'une manière scientifique, objective et neutre, d'une manière consensuelle, comme les chercheurs ont l'habitude entre eux, quels que soient leurs opinions et leurs environnements.

Néanmoins, l'esprit de la méthode scientifique ne doit pas être confondu avec «La Vérité» incontestable parce que «scientifique», car la connaissance, la science, est toujours en évolution. De plus, les scientifiques étant eux-mêmes des humains, ils ne sont pas à l'abri de l'erreur. Donc, ceux qui veulent prendre la science en otage risquent d'être aussi fanatiques que ceux qu'ils combattent.

Le chercheur dans l'âme, énonce souvent au préalable des hypothèses, qui peuvent être très intéressantes et sans doute très proches d'atteindre un statut de «vérité» scientifique. L'approche de la Vérité est un très long chemin. Heureusement, en effet, car nous ressentirions certainement de l'ennui si l'aventure n'existe plus. Il est intéressant de noter au passage qu'il y a beaucoup moins de «lois» en physique que dans la justice, le commerce, etc. Il est intéressant de savoir que le mot «physique» vient du grec φυσις, qui signifie «nature». Cela donne littéralement «science de la nature». Or la nature englobe tout ce qui existe, et donc, vu sous cet angle, il n'y a pas incompatibilité avec toute quête existentielle ou existentialiste. Au contraire, si nous pouvions

passer moins de temps à nous nuire, nous pourrions nous interroger davantage sur notre place dans l'Univers. En effet, nous usons par ignorance trop de nos capacités de destruction au détriment de celles de la créativité.

À l'instar de la physique qui a dû parfois imposer ses observations contraires aux traditions et aux croyances, la psychologie et la neurobiologie avancent tout doucement, mais sûrement. Il nous faut reconnaître que nous avons une animalité normale, que les émotions ne sont pas des tares et que nous sommes moins souvent les superhéros de la création. Nous faire admettre que ne pas vouloir être des anges n'a rien d'évident, car cela va à l'encontre de nos convictions religieuses, philosophiques, politiques... Pourtant, le fait de ne pas être des anges ne fait pas de nous des démons.

Enfin, il est utile de comparer les sociétés comme étant des organismes vivants au même titre que notre corps et chacune de nos cellules. Chaque organe, chaque cellule, chaque organite, chaque molécule... prennent place dans l'organisation d'un être vivant. Il n'y a pas de valeur morale ou élitiste qui place l'anus au-dessous du cerveau. Si ce dernier consomme plus d'oxygène dans le sang, ce n'est pas par «privilège de dominant». C'est parce que son activité, qui est au service de tout l'organisme, requiert plus de ressources et d'énergie pour fonctionner. S'il est en haut du corps, c'est probablement pour être très proche de certains sens qui analysent l'environnement : la vue, l'ouïe et l'odorat.

LES PILIERS D'UNE SOCIÉTÉ HÔDONNE

Le projet Hôdo ne propose que dix lois au maximum.

Pourquoi si peu ? D'une part, parce que c'est facilement mémorisable. Mais aussi, parce que du point de vue de la théorie des ensembles, moins un ensemble a de «définitions», plus il peut contenir d'autres ensembles plus précis. Par exemple, l'ensemble des «chaussettes rouges en coton» pourrait faire partie de l'ensemble des «vêtements», au même titre que les «pulls bleus en laine».

Et cela doit être vrai pour toutes les communautés humaines. À nous de trouver l'ensemble qui les rassemblera sans les obliger à perdre leurs identités, car c'est la diversité qui nous enrichit. L'uniformité ne facilite que la soumission à un dominant.

Les 10 lois du Projet Hôdo se divisent en deux catégories : celles qui sont permanentes, définissant l'esprit de Hôdo, et celles qui sont adaptables selon l'époque et l'environnement.

Les cinq règles pérennes sont constituées des trois lois fondamentales de la Charte de Hôdo et de deux consignes. Ces dernières permettent d'adapter la charte aux règles spécifiques de n'importe quelle association. Ainsi, le Projet Hôdo peut s'adapter aux coutumes et traditions de son environnement conformément à la 1re loi de Hôdo.

Les trois lois fondamentales sont :

1. Le devoir de respecter toute forme d'intelligence et son support (corps, société, écosystème...);
2. Le droit à la fuite et à l'abri ;
3. Le recours au consensus ou à la méthode du tirage au sort pour choisir un cheminement commun, plutôt que de piétiner sans rien régler, même partiellement.

Les deux consignes pour ajouter des règles spécifiques de l'association sont :

1. Il ne peut y avoir plus de dix lois au total pour un groupe choisissant d'appliquer le projet Hôdo.
2. Les cinq règles supplémentaires, si elles existent, ne peuvent pas être pérennes. Elles peuvent être remplacées ou supprimées ou explicitement reconduites.

Pose du 1er pilier, le respect

Le Projet Hôdo postule que l'intelligence est indissociable de la vie. La vie n'a cessé de croître grâce à l'intelligence, à tel point qu'on peut finir par se demander si ce n'est pas l'intelligence qui a «créé» la vie.

La nature entière semble s'organiser du plus simple vers le plus complexe. Les particules élémentaires s'assemblent pour créer des noyaux, des atomes, des molécules, des cristaux... tout ça avec en fait très peu de lois fondamentales de l'Univers. Et la vie est née à partir de — ou faut-

il dire «grâce à» ? — certaines combinaisons moléculaires. Et l'«attrait» de la complexité a gagné à son tour la biologie. Les cellules se sont mises ensemble pour créer des êtres dits pluricellulaires. Ces derniers se sont composés d'organes dotés de cellules plus ou moins spécialisées, contenant elles-mêmes des organites, avec ses mémoires et ses messagers. On parle toujours de la naissance de la vie... jamais de la naissance de l'intelligence. Pourtant, elle est bien présente lorsque des êtres vivants s'adaptent à un nouveau milieu et se réunissent pour former des termitières, des meutes, et des sociétés...

L'être humain a lui aussi besoin de s'associer avec d'autres, créant ainsi des groupes, dont le plus petit est le foyer familial. Ces groupes se rassemblent progressivement pour tirer parti des compétences d'autres alliances, donnant ainsi naissance à des entités de plus en plus imposantes jusqu'à la création de vastes confédérations.

Pour arriver à créer une association, il faut pouvoir échanger. Et cela se fait toujours avec une certaine négociation. En résumé : si tu me donnes ça, moi, je te donne ça. Mais ce résumé s'applique à tellement de types de négociations ! Et le pire est quand ce troc devient : si tu te soumets, je te laisse vivre.

Les règles sociales conduiront inévitablement à une certaine soumission. Si cette dernière n'est pas consentie, tôt ou tard, il y aura une rupture de contrat, plus ou moins violente. Et souvent, comme le soumis n'a ni la force ni les moyens de se rebeller, c'est un autre pouvoir qui l'aidera. Et probablement, plus dans l'intérêt de ce dernier que pour celui de ceux qu'il libérera.

Dans tous les cas, jusqu'à présent, ignorant la puissance de notre cerveau, on se contente d'imposer des normes comportementales pour assurer le dialogue entre les membres. Ces normes sont nécessaires pour assurer la compréhension des messages échangés, mais elles ne suffisent pas pour comprendre l'autre. Sans compter que ces mêmes normes imposent souvent des tabous.

Et même si l'on peut bien interpréter des émotions et des sentiments, il y a toujours un voile opaque qui cache le cœur. Derrière ce voile, dans ce jardin secret, des mécanismes «instinctifs» conduisent à redouter d'emprunter certaines voies. Des peurs agiront comme des boucliers, et, derrière le bouclier, le sabre est souvent prêt. Le dialogue se retrouvera tronqué, erroné... et parfois pire.

Le respect des règles sociales est insuffisant si l'on se limite à maintenir en vie les membres dans un certain confort. Il faut également tenir compte de leurs pensées, de leurs émotions et de leurs sentiments, sans quoi le groupe risque de perdre sa cohésion.

Pour toutes ces raisons, il faut considérer le respect de toute forme d'intelligence comme un devoir civique, et non un droit qui trop souvent se cantonne en : «j'ai le droit de..., donc vous me devez...». Ce devoir devra éviter de mettre en avant son intérêt personnel au détriment des autres, car la liberté n'est souvent pas partageable. Cela impliquera la pose des deux autres piliers de Hôdo qui seront décrits par la suite.

Respecter toute forme d'intelligence ainsi que son support

C'est la première loi de Hôdo et c'est un devoir

Le respect est une définition volontairement floue, car cette notion est aussi liée aux traditions culturelles des populations ainsi qu'aux concepts philosophiques ou religieux en cours qui l'associe à la notion, tout aussi floue, de tolérance.

Respecter signifie ici comprendre, ne pas juger moralement et, par conséquent, ne pas condamner. Respecter, c'est surtout rester humble quant à la notion de vérité que chacun défend, croyant honnêtement être la sienne.

L'intelligence est aussi une notion floue, due au fait cette fois que, même d'un point de vue scientifique, cette notion reste difficilement définissable. Il semble néanmoins que l'intelligence soit indissociable de l'émotion et donc de la souffrance. Or, le Projet Hôdo essaie d'éviter de faire souffrir tout être vivant.

Il est précisé «Toute forme d'intelligence», car nous ne sommes pas aptes ni scientifiquement ni moralement à donner des frontières qualitatives ou quantitatives de l'intelligence. Aussi, ce respect dû à tous les humains sans distinction peut-il être étendu à toutes les formes de vies que nous estimons moins évoluées.

L'intelligence est à la fois «enfermée» dans un corps, un groupe dans lequel il vit et, finalement, dans la planète entière, notre demeure à tous. Il s'ensuit que le respect de l'intelligence doit conduire au respect de la vie, des différentes associations sociales dans lesquelles elle évolue et de l'«écologie» ou plus précisément de la vie de notre planète.

Respecter autrui

En attendant d'aborder ces autres sujets, comment respecter toute intelligence humaine ? Tout simplement en commençant par savoir écouter les messages qui nous sont émis sans juger le contenu avant d'en arriver à sa fin. C'est un art qui devrait s'apprendre aussi à l'école, car d'instinct, pour quelque raison que ce soit, nous anticipons la réponse. Pour faire simple ici, il serait bon de suivre au moins les deux conseils suivants.

Ne pas blâmer un état d'être

On ne peut pas être fier d'être à gauche ou à droite, d'être femme ou mâle, d'être rouge, vert ou bleu ! Comment peut-on être fier de ce que l'on n'a pas voulu ? Qui a voulu être de tel sexe, de telle ethnie... Alors que l'on n'a même pas demandé à être là et que l'on débarque dans ce monde façonné par des «choix» génétiques. Et pourquoi se sentir coupable des erreurs de choix comportementaux des parents ? Très rapidement, on sera formaté par des éducations initiales qui seront imposées tout d'abord par les parents, puis par la société et ses divers clans dans lesquels on évalue. Et même plus tard, le hasard de la vie peut conduire dans tel ou tel type de culture initialement imprévue, imprégnant de tels ou tels types de comportements. Des comportements d'ailleurs qui peuvent provoquer une volte-face par rapport à l'acquis initial. En revanche, on pourrait être fier de ce que l'on a créé avec toutes ses caractéristiques qu'il ne faut pas appeler qualités ou défauts selon une valeur morale ou péjorative. Bien sûr, les «qualités» aideront à réaliser des objectifs, mais les «défauts» peuvent encourager à découvrir d'autres solutions, ce qui est peut-être encore plus créatif. On peut être fier de ce qu'on a accompli sans pour autant mépriser ceux qui n'ont pas pu exploiter leurs ressources. En effet, nous ignorons les coulisses de leur cerveau. Même celles de notre cerveau.

Ne pas ironiser les erreurs

Parmi les erreurs, il y a celles venant de souvenirs de l'éducation passée qui n'a pas été mise à jour par rapport aux savoirs dans son cerveau pour se conformer aux lois acceptées aujourd'hui.

Un exemple. En rédigeant cet opuscule sur le projet Hôdo, jamais je n'aurais imaginé que je pourrais utiliser H. Laborit dans les exemples de non-respect de toute forme d'intelligence. En effet, j'ai été surpris de découvrir que certains savants contemporains «méprisaient» Laborit parce qu'il croyait en une théorie obsolète. Combien de théories ont été corrigées par d'autres chercheurs avec des mesures plus précises et profondes au cours de l'histoire ? Et qui dit que nos théories d'aujourd'hui seront validées par nos successeurs. Toute l'histoire du savoir de l'humanité s'est construite sur des idées que l'on croyait en toute bonne foi comme étant La Vérité. Et quand celle-ci évolue, combien de savants ont des doutes ? Et même quand apparemment tout le monde accepte une théorie, il y a toujours des savants pour trouver une faille qui engendrera peut-être de nouvelles théories à venir.

Respecter toute forme d'intelligence, c'est, entre autres, reconnaître que personne ne détient toute la vérité ni est complètement dans l'erreur. L'intelligence est le fruit d'une expérience personnelle que personne ne peut juger, car, la plupart du temps, les libertés de choix, si elles existaient, étaient bridées.

L'intelligence étant limitée, chacune va se spécialiser dans quelques domaines pour vivre et survivre, et compter sur d'autres experts pour résoudre les problèmes qui ne sont pas dans ses compétences. Exploiter cette diversité de telle manière que chacun soit gagnant-gagnant, que chacun ne se sente pas «roulé» par l'autre, est indispensable pour éviter les revanches parfois meurtrières, qui font avancer l'Histoire en zigzag et en titubant. La synergie consensuelle doit être gage de créativité pour le bien de tous et de chacun individuellement. Or, créer, ce n'est pas que construire, c'est souvent parier sur un futur, proche ou lointain, et c'est là l'une des spécialités de toute intelligence de se projeter dans l'«àvenir».

L'humilité face à l'élitisme

Le respect de l'intelligence sous toutes ses formes doit donc conduire à rester humble quant à la notion de vérité, car nous ne connaissons que la nôtre, et encore. Cette connaissance qui est la nôtre est elle-même parcellaire, limitée par nos capteurs et notre expérience individuelle, puis déformée par notre imaginaire qui extrapole sans cesse en renforçant les souvenirs estimés importants. La vérité qui émerge dans notre esprit peut se comparer à la pluie qui arrose la Terre : l'eau s'écoule inévitablement de la montagne vers la mer. Il ne se trompe pas lorsqu'il suit de longs lacets serrés, erre dans les marais, déborde de ses rives, se perd dans des lacs encaissés ou souterrains, voire des mers mortes... Notre liberté est si relative, toujours contrainte par l'environnement. Et comme nous sommes dépendant d'un groupe qui nous permet de vivre, combien de qu'en-dira-t-on bâillonneront les suivants et les moins suivants qui préféreront le silence pour vivre en paix ?

Il s'ensuit que le respect de l'intelligence s'accorde mal de l'élitisme ou de l'égalitarisme qui sont d'ailleurs souvent corollaires l'un de l'autre.

Se surpasser dans un domaine et valider ses efforts lors de compétitions sportives agréables pour soi et bénéfiques pour tout le monde est gratifiant. En revanche, le mépris généré par une certaine forme de domination «élitiste» ou condescendante est contraire au principe du respect de l'intelligence.

En règle générale, le concept d'élitisme se fonde sur des domaines d'expertise particuliers, ce qui a pour effet de reléguer au second plan les autres capacités, en leur accordant une importance moindre. Cette approche va à l'encontre du respect de toute forme d'intelligence. Pour accroître sa domination, les élites n'hésitent pas à user de démagogie. Elles présentent

habilement l'égalitarisme comme un idéal «juste et bon», mais, dans leur esprit, c'est une façon subtile de nier le respect pour toute intelligence autre que la leur. Cet égalitarisme vise uniquement à imposer un modèle uniforme, une pensée préconçue qui apaise les puissants et étouffe les opprimés. Bien qu'il offre une illusion de sécurité, il ne favorise pas réellement l'intelligence humaine, cette intelligence qui prospère grâce à la diversité. Il faut se méfier des égalitarismes, surtout lorsqu'ils sont dissimulés sous l'humanisme et la moralisation. En effet, le respect de toute forme d'intelligence, élevé au rang non de droit, mais de devoir, lui est supérieur. Il faut se méfier des égalitarismes, qui sont en fait des formes de dominations paternalistes, une version édulcorée du mépris de l'intelligence des autres. Ces égalitarismes sont pourtant faciles à reconnaître : ils sont toujours proposés par des dominants qui resteront dans le haut du panier, les élites.

Cela ne signifie pas qu'il faille couper les têtes pour tout égaliser, cette fois par le bas. Le but du respect de l'intelligence est de postuler la bonne foi de tout un chacun et de ne pas voir en l'autre systématiquement le mal. La première loi de Hôdo est sans distinction : le devoir de respecter tout type d'intelligence concerne également les «élites».

En effet, il est impératif d'écartier toute discrimination intellectuelle. Toutes les revendications voulant opposer un clan par rapport à un autre, classe sociale, ethnies, genre, etc., sont opposés à l'esprit de Hôdo. Cela ne signifie pas que tous les comportements sont acceptables, mais il existe une distinction cruciale entre la coexistence et les évaluations négatives, morales (le bien et le mal), élitistes (le génie ou l'idiot) et autres. L'intelligence d'un ennemi mérite le même respect que n'importe qui, mais pas pour autant la soumission. Respecter un ennemi, c'est combattre un adversaire, et non pas punir un «méchant».

Comprendre les mécanismes de l'intelligence n'est pas qu'une question existentielle, et encore moins une idéologie basée sur l'émotion et la domination. Cela devrait améliorer notre qualité de vie. De plus, étant des êtres sociaux, cela devrait également renforcer la synergie au sein de tous les groupes, depuis la famille (parents-enfants) jusqu'aux grandes communautés internationales.

Respect la «biodiversité» entre humains

Ne pas effacer les différences sous prétexte d'égalité : toute différence est source de créativité. Il ne faut ni valoriser ni déprécier selon la nature biologique ou l'origine, ni en fonction des us et coutumes qui rassemblent des populations, ni sur les aléas de la vie qui façonnent en permanence chacun d'entre nous, apportant aveuglément son lot de chance et de malchance. C'est la «biodiversité» chère aux écologistes appliquée à l'humanité et ses sociétés.

Le respect doit se manifester par le devoir de laisser à autrui le droit de s'exprimer et d'expliquer sa vérité sans crainte d'être jugé avant même d'être compris. Si une synergie est impossible à un moment donné, si les comportements sont incompatibles, voire nocifs, ils seront traités en respectant les seconde et troisième lois de Hôdo. Mais dans tous les cas de figure, toute personne hostile en général, même un ennemi, doit être respectée. Cela ne veut pas dire que l'on doive se soumettre à la volonté de tout un chacun. Au contraire, toute menace doit pouvoir être écartée, toute attaque mérite une défense, voire une riposte, mais tout conflit doit commencer avec la ferme volonté de préparer une issue sereine et pacifique, non un écrasement définitif. Ce point est capital pour la seconde loi de Hôdo.

Enfin, le respect de l'intelligence prime le respect de la vie. Le droit à la fin de vie dans le respect de cette intelligence doit être respecté.

Les supports de l'intelligence

L'intelligence a besoin d'un support, cerveau, corps, société, écosystème. Respecter l'intelligence, c'est aussi par conséquent respecter tous ses supports, mais tous les supports ne sont pas identiques. Heureusement !

L'héritage de la Vie

Y a-t-il des formatages héréditaires de l'intelligence ? Probablement, mais le cerveau ressemble de toute manière à une machine «chaotique» au sens physico-mathématique du terme et non péjoratif. En effet, sa complexité semble telle que l'on pourrait penser qu'il n'est pas possible de prévoir son comportement. Pourtant, ce cerveau qui est le support de l'intelligence est construit par la nature pour répondre efficacement dans le milieu où il vit. La version originale de sa structure est principalement transmise par héritage génétique. Ce processus permet de transmettre les aspects considérés comme cruciaux de l'expérience des générations passées aux nouvelles créatures, leur faisant ainsi gagner un temps précieux au début de leur existence terrestre.

On peut même se demander si les gènes possèdent eux-mêmes l'intelligence de stocker ou de préparer cette connaissance urgente, et de faire en sorte que le nouveau-né sache «nager», «avancer» ou téter... Et que dire des apprentissages plus complexes, comme faire un nid, une toile d'araignée... ?

Et, pendant cette nouvelle aventure, le cerveau s'adapte aux conditions locales par l'apprentissage des proches (relation maternelle, familiale, etc.) jusqu'aux plus grandes appartenances sociales, étatiques, communautaires...

On peut comparer les évolutions des cerveaux à celles des téléphones mobiles. Le modèle est fabriqué dans une usine, avec parfois des variantes inattendues, car l'un des composants a évolué en termes de qualité ou de quantité. Ensuite, un spécialiste de la téléphonie mobile le met en marché et l'adapte. Finalement, il se retrouve dans votre poche, et vous pouvez le personnaliser à votre goût, au point où il devient unique. Néanmoins, nous sommes tous à peu près équivalents à nos connaissances près.

Ces similitudes dans la structure et le fonctionnement sont même une «chance» pour les personnes dominantes, qui savent comment exploiter les ressemblances de cet organe merveilleux, dont la mission principale est de contribuer à notre bien-être. Elles soulignent également les différences qui stimulent notre individualité ainsi que celle des divers groupes. Il ne faut pas laisser ce savoir à l'usage exclusif d'une élite restreinte et dominante qui en usera qu'à son usage privé pour mieux dominer ceux qui n'en comprennent pas les mécanismes. Il faudrait, à l'instar de l'apprentissage de l'écriture, que tous apprennent à se découvrir et à vivre efficacement avec ce qu'ils sont, sans honte ni vanité, pour le bien de tous. C'est le souhait exprimé par la première loi de Hôdo.

L'adaptation au milieu

L'une des premières fonctions de l'intelligence est l'adaptation au milieu. Mais tous les milieux ne sont pas identiques : des déserts aux forêts vierges, de l'équateur vers les pôles.

Il serait logique dans ce cas de penser que l'adaptation au milieu utilise des raccourcis pour éviter la période d'autoapprentissage. En effet, un être vivant, quelles que soient son évolution et sa géolocalisation, doit pouvoir reconnaître et éviter un danger mortel sans avoir à apprendre à le

faire, c'est-à-dire quand il est trop tard. C'est aussi un peu les réflexes acquis par l'apprentissage et la répétition se transformerait en réflexe.

Il ne faudrait donc pas aborder les différences «raciales» avec dédain, mais plutôt avec admiration pour cette nature merveilleuse et avec considération pour toute manifestation de l'intelligence. Ces différences raciales ne se limitent pas à l'apparence physique, car les anthropologues ont longtemps souligné que la couleur de peau n'est pas un critère de classification. Qui a prêté attention à leurs arguments ? D'autres éléments de la constitution humaine sont la conséquence de la merveilleuse adaptation de la vie à l'environnement. Certes, les théories des anthropologues sont souvent contestées. Peu importe, car le jour où les différences, qu'elles soient visibles ou non, ne seront plus perçues comme des valeurs idéologiques ou discriminatoires, et où le mot «antiracisme» aura disparu en même temps que le mot «racisme», tous les êtres humains seront vraiment égaux au sens de l'idéal hôdon.

L'héritage de l'acquis

Et au-delà de la biologie qui nous façonne, la culture aussi s'est adaptée à la géologie et un contexte de vie en général. Elle aussi pérennise les acquis supposés bons à un moment donné par des ancêtres.

L'intelligence qui est la nôtre n'est pas celle de nos parents, même si elle en dépend. Nous ne sommes pas eux, nous ne sommes pas soumis à leurs choix et les nôtres sont devant nous, pas dans le passé. Aussi, l'histoire nous sert d'expérience dans laquelle on recherche des analogies pour extrapoler le futur. Toutefois, elle ne peut servir à assouvir l'esprit de revanche, qui n'est autre qu'une volonté de domination, celle de faire tomber des têtes pour les remplacer par d'autres.

Le cerveau est comme cette image de la rivière : il a tendance à creuser son lit, non à en créer un autre tant que rien ne l'y force. Autrement dit, non seulement il lui est difficile de changer de vérité, celle de son héritage culturel en premier, mais, s'il a le choix, il suivra celle qui renforce sa vérité déjà acquise. Il agira ainsi pour au moins deux raisons : économie d'énergie et balance de plaisirs-désagréments accumulés. C'est à cause de ce processus dont on s'empêtre dans nos convictions et qui fait que l'on n'arrive pas à changer de cap, quelles que soient la nature et la grandeur du projet. Le fanatisme est présent partout dans notre cerveau, et les manipulateurs en usent, que ces derniers aient le visage d'un bien pensant ou d'un saint éclairé. Il n'y a qu'une différence d'intensité entre le fait d'être borné ou d'être fanatique, mais qu'on le veuille ou non, notre cerveau est cette rivière naturellement bornée dans son lit.

Ne jetons pas trop vite la pierre à autrui : nous sommes tous manipulateurs. Dès l'instant où le bébé comprend que ses pleurs et ses mimiques lui apportent quelques satisfactions, il découvre comment influencer l'autre. Alors, restons humbles, car l'intelligence mérite toujours le même respect, quels que soient l'allure et le tracé de cette «rivière». Restons humbles, car, dans les mêmes conditions, nous pourrions être la même rivière que l'autre, et vice-versa.

Et l'humanité de demain ?

L'humain est créé par l'union de deux êtres. Chacun est humain, mais chacun est doté d'éléments complémentaires. On peut penser que c'est pour mélanger ce qui doit rester stable et ce qui est innovant. Ainsi, chaque genre est supposé développer ses compétences spécifiques afin de favoriser la propagation de la vie. Sinon, on aurait assisté à une indifférenciation, comme chez certaines espèces, et l'être humain aurait pu devenir hermaphrodite. Les comparaisons de

«compétences» entre la femme et l'homme, devraient être l'un des plus beaux exemples de différence synergique, au lieu d'être source de conflits de domination.

S'il y a compétence, il y a forcément quelque part «incompétence». Ce phénomène est connu dans de nombreux domaines de transport : le quatre-quatre et le train, le hors-bord et le cargo, le chasseur et le transporteur de troupes, etc. Il est difficile, voire impossible, de concevoir des engins de transport possédant toutes les compétences. Donc, des choix vont être faits pour donner telle expertise au détriment de telle autre. Vraisemblablement, les vies individuelles et sociales sont soumises à de nombreux dilemmes. En soi, ce n'est pas anormal, ce qui l'est, c'est nos systèmes de valeurs morales, éthiques, commerciales, qui jugent ces différences pour marchander le pouvoir.

Le fait que l'un soit doté de plus de testostérone et l'autre d'œstrogènes ne peut qu'engendrer des différences, entre autres comportementales, qui ne s'effacent pas à coups de loi ni de bistouri. C'est l'éducation qui doit amener l'humanité à mieux s'estimer et donc à mieux se respecter. Chacun doit pouvoir mieux s'épanouir sans le regard négatif de ceux qui rabaissent autrui à défaut de ne pouvoir se grandir eux-mêmes. Du point de vue hôdon, toute forme de légalisation qui cherche à rendre «identiques» (et non pas égaux) les femmes et les hommes est une fumisterie démagogique. Il est préférable d'avoir des «lois» qui mettent en évidence les particularités de chacun, c'est-à-dire qui reconnaissent les qualités intrinsèques de chacun sans intervention législative, mais parce que chaque personne est humaine à part entière. En un mot : le respect de toute forme d'intelligence. Bien sûr, l'acquisition de ce respect est une tâche sans fin, car chaque progrès s'accompagne de découvertes, et chaque découverte a son lot de nouveaux problèmes à résoudre.

Parmi les «dérives» de la Nature, il y a tous les accidents, avant la naissance ou après. Il existe de nombreux types de handicap, lourd ou léger, provisoire ou définitif, accidentel ou génétique, altérant plus ou moins fortement la psyché ou le physique. Le respect de toute intelligence conduit à permettre une vie aussi heureuse que possible aux personnes handicapées. Il faut aussi assister celles qui ne s'intègrent pas dans la société dite «active» et les aider à participer à la collectivité si tel est leur désir. Et personne ne peut dire si une dérive appartient aux prémisses insoupçonnées d'une nouvelle adaptation censée nous améliorer...

Et l'intelligence non humaine ?

Il serait judicieux d'appliquer la première loi de Hôdo à tous les êtres vivants, car les humains ont trop souvent considéré d'autres êtres comme inférieurs en raison de leur supposée intelligence limitée.

L'unanimité du concept de l'intelligence non humaine et de la souffrance ressentie par cette dernière est loin d'être acquise. Néanmoins, on peut supposer que l'intelligence s'est munie de détecteurs et de signaux pour fuir un danger mortel. La souffrance fait probablement partie de ces signaux, sinon, pourquoi souffrir ? Quel en est l'intérêt ?

La paramécie sentant que le milieu ne lui convient pas tente d'éviter la zone mortelle. A-t-elle ressenti l'équivalent de la souffrance en recevant le signal du danger ? Même les plantes, ces êtres vivants «lents» aussi évitent les dangers et même les obstacles. Quel a été leur signal ?

L'environnement de l'être vivant peut conduire à la destruction de cet être. Mais si celui-ci surmonte l'épreuve. Il est intéressant, pour la vie, de se souvenir de cette victoire. Ainsi, lorsqu'il faudra prendre une décision, celle-ci sera basée sur un choix conscient plutôt que sur le hasard.

Même en éducation, il est démontré que la difficulté, quand elle est supportable, favorise davantage la créativité que la victoire équitable.

La souffrance semble faire partie de l'intelligence à la fois comme le signal et la signalisation d'un danger.

Tous les êtres vivants doivent se nourrir pour assurer la maintenance de leur corps et de son indissociable intelligence. Or, à l'exception des êtres tels que les bactéries et les végétaux chlorophylliens, qui ne se nourrissent que de matière inorganique, tous les autres doivent s'alimenter au détriment d'autres êtres vivants.

L'humain est théoriquement omnivore, il peut donc se nourrir occasionnellement de viande. Là aussi, aucun consensus n'est actuellement acquis sur la question, mais il semblerait que les régimes allant du végétalien au flexivore à prédominance piscivore soient les plus équilibrés pour notre organisme. On pense même que le goût de l'être humain pour les aliments cuits serait un vestige de son ancien besoin de manger de la charogne avant qu'il n'ait découvert le feu. Ici aussi, il n'y a pas pour l'instant de consensus scientifiquement approuvé. Il n'en reste pas moins qu'en raison de sa première loi, un Hôdon doit tout faire pour éviter la souffrance de tous les êtres vivants. Cela s'applique particulièrement lorsque cette souffrance devient inutile ou même insupportable.

Dans l'esprit du projet, le respect de l'intelligence est un devoir aussi vis-à-vis de la Nature et sans doute même vis-à-vis de l'Univers. En même temps, le Projet Hôdo est une voie vers un meilleur avenir et non un terminus définitivement figé. Le plan Hôdo est un chemin vers un futur toujours meilleur, encourageant ainsi chaque personne à persévérer dans ses efforts. C'est aussi l'une des raisons pour laquelle la charte de Hôdo laisse cinq articles libres pour s'adapter à chaque communauté hôdonne.

Faut-il tout accepter?

Pour autant, respecter toute intelligence n'est pas synonyme de tout accepter. Et cela, pour de nombreuses raisons.

Face à un être nocif, voire hostile, il faut pouvoir se protéger et cela conduit en général à s'éloigner si l'on veut éviter le conflit, surtout s'il s'avère vain ou du moins trop coûteux. Mais s'éloigner peut être pris comme une lâche fuite qui peut être exploitée comme un abandon. Alors, il faut pouvoir se barricader. Et, si l'agression persiste, faut-il riposter, voire anticiper ?

Dans tous les cas de figure, même si l'on croit en toute bonne foi posséder la vérité, on doit éviter d'oublier que chacun ressent des angoisses, car assurer sa propre survie est la tâche principale du cerveau. Aussi, chaque antagoniste est souvent le miroir «inversé» de l'autre. Alors, que faire, même si par respect de la première loi de Hôdo on évite l'attribut de «méchant» au sens de la morale idéologique ? Il y a incontestablement toujours des adversaires, voire des ennemis, lorsque chacun tente de se procurer simultanément une ressource unique.

Si la cohabitation doit pouvoir continuer, dans un même territoire ou en partageant une même frontière au sens large du terme, il n'y aura qu'une solution à la Hôdo. Souvent, il faudra s'en remettre à des médiateurs qui comprendront les motivations de chacun, et qui, sans préjugés ni préférences, avanceront pas à pas un consensus. Il faudra souvent au moins deux modérateurs pour que chacun soit à l'écoute de l'un des antagonistes. Et il faudra beaucoup de patience, puisque la méthode du consensus est souvent très longue, car elle doit souvent décortiquer un gros problème en petits problèmes plus faciles à résoudre.

Il faudra donc, en attendant et peut-être dans l'urgence, pouvoir se réfugier. C'est là qu'intervient la seconde loi de Hôdo, le second pilier.

Pose du 2e pilier, la sérénité

Le respect de l'intelligence étant un devoir, et non un droit, cela impose une négociation permanente avec ceux avec qui nous partageons un espace commun avec des ressources non partageables.

Respecter l'intelligence, c'est commencer par reconnaître, sans jugement de valeur, les mécanismes qui nous pilotent. Toutes nos actions face à une menace se jouent sur trois notes de base : l'agressivité, la fuite et la non-action («faire le mort»). Ces modes de fonctionnement sont, entre autres, les propulseurs de la créativité qui va de l'avant ou en découvrant de nouvelles issues futures voies de progrès. Cela va nous conduire à rechercher des abris sécurisés et confortables pour y rester en paix. Mais, n'étant pas compétent en tout dans un monde de plus en plus complexe par l'accumulation de connaissances et de règles associées, il faudra s'en remettre à d'autres experts. C'est vrai pour l'individu, mais aussi pour les sociétés, car elles font partie du support de l'intelligence de chacun.

Le droit à l'abri et à la fuite

Il est important de reconnaître l'importance de «la fuite» dans la relation humaine. Effectivement, il est impossible d'assimiler, de comprendre et de tolérer tout. De plus, constamment, négocier les aspects de la vie peut s'avérer épuisant. À tout instant, face à une nouvelle situation, il faut créer une réponse et choisir parfois entre plusieurs options, et cette quête qui engendre une dépense d'énergie requiert le besoin de se ressourcer tant physiquement que psychiquement. De plus, une mauvaise décision ou des circonstances défavorables peuvent entraîner le besoin de se retirer pour se protéger et se rétablir sans avoir à faire face à des difficultés supplémentaires qui pourraient aggraver une situation déjà critique. Enfin, il est logique de pouvoir refuser l'affrontement, surtout si l'on sait qu'il conduira à une soumission contrainte ou induite, sinon c'est la porte ouverte à toute forme de domination.

Cette fuite a même été conseillée par Henri Laborit dans l'«Éloge de la fuite» qui pourrait se résumer ainsi : lorsque vous vous trouvez face à une montagne et qu'il vous est impossible de la gravir ou d'y creuser un tunnel, en plus, dans un certain délai, contournez-la. Vous aurez ainsi la chance de découvrir d'autres paysages avec leurs richesses insoupçonnées.

Mais, cette situation ne peut se résumer à fuir sans cesse et à errer sans repos, sans vision vers un futur tolérable.

Si la fuite doit être un droit, de pair, le refuge l'est aussi. Il s'ensuit que le droit à un espace vital sans y être enfermé de force, est une condition incontournable pour vivre sereinement. Cela implique de savoir gérer les abris physiques et sociopsychologiques, quelles que soient leurs tailles. C'est une conséquence directe de l'obligation de respecter toute forme d'intelligence et son support.

Trouver ou créer un refuge

La fuite proprement dite ne peut être que temporaire et brève, et il vaut mieux parler de repli. Fuir implique de se détourner du danger et, par conséquent, de perdre de vue son évolution.

L'abri et le refuge devraient être possibles pour tout humain. Cela ne serait pas un problème si une monnaie mondiale fondée sur l'énergie était utilisée, puisque nous pourrions calculer l'énergie que la nature nous offre gracieusement, contribuant ainsi au coût du logement. Mais cela ne suffirait sans doute pas, car on ne peut pas vivre comme un ermite enfermé dans un tonneau de Diogène. En effet, nous devons partager notre vie avec d'autres, ne fût-ce que pour additionner des compétences autres que celle que l'on possède. Cette association aurait pour but, entre autres, de changer le tonneau en quelque chose de plus confortable. Donc, automatiquement, cela va occuper plus d'espace. Et c'est là que va apparaître la notion du domaine. Un domaine sous la domination de celui qui l'occupe, car, qu'on le veuille ou pas, nous sommes tous des candidats dominants, même si le «dominant» de son logement le loue à un «dominant» propriétaire.

H. Laborit nous apprend, en étudiant cette merveille qu'est notre cerveau, que nous sommes tous dominants. En même temps, il dit que nous pouvons tous détourner l'agressivité en «dominant» d'autres «domaines» de compétences qui seraient à partager avec tous, comme les arts et les sciences, afin de grandir ensemble de manière gagnant-gagnant. Cette philosophie a profondément inspiré le projet Hôdo.

C'est l'une des principales raisons qui fait qu'en créant le projet Hôdo, le respect de toute forme d'intelligence est sa première loi, et plus précisément son devoir unique et indispensable.

Qui dit dominer implique souvent «agressivité». Pour Henri Laborit, l'agressivité aussi n'est pas un défaut. C'est même indispensable pour avoir le courage d'affronter le futur et ses surprises. Autrement dit, si l'agressivité n'est pas intrinsèquement mauvaise, il est crucial de l'orienter vers une audace inventive, comme le préconise Henri Laborit dans son ouvrage intitulé «L'agressivité détournée».

Tout se tient donc : le respect de l'autre demande le droit au refuge, et le droit au refuge doit entraîner le devoir de respecter l'autre. Cela conduira automatiquement à l'élaboration du troisième pilier de Hôdo explicité plus tard.

Quel refuge, abri, chez-soi ?

Mais comment définir cet abri ? Tout d'abord, c'est le corps qui doit pouvoir se protéger, récupérer en se reposant et s'alimenter pour croître ou au moins continuer à vivre. Il lui faut donc un espace intime, mais aussi un groupe d'humains et d'autres êtres qui vont cohabiter le plus possible en synergie pacifique. Et ces groupes vont être en contact avec d'autres groupes qui, eux aussi, ont appréhendé leurs besoins au travers de divers protocoles. Ces derniers entraîneront des alliances pour éviter les conflits et optimiser les gains possibles.

Si l'abri est indispensable pour de nombreuses raisons, il ne faut pas pour autant qu'il devienne une prison. L'organisme a besoin de se restaurer, de se reposer, de se soigner à l'écart de tout risque ou source de trouble qui viendrait perturber la retraite. Il a aussi besoin d'un espace où se retirer pour éviter l'affrontement. Or, cet affrontement peut ne pas se limiter à un «ennemi», mais aussi à n'importe quelle situation pénible environnementale : dispute familiale, examen stressant, désaccord dans le travail...

Tout d'abord, «le jardin secret»

Le «jardin secret» met en lumière le lien entre «le devoir du respect de l'intelligence» et le «droit à la fuite» au plus profond de soi.

En effet, pour pouvoir respecter toute intelligence, il faut au préalable commencer à se respecter soi-même, car c'est ainsi que l'on arrivera à mieux respecter autrui. Nous avons tous notre propre refuge «mental», c'est notre jardin secret dans lequel nous entassons nos souvenirs qui ne doivent pas être dévoilés. Certes, il ne s'agit pas seulement de choses «honteuses», comme on pourrait le penser a priori. Et même si c'était le cas, reconnaître une erreur et ne pas la reproduire est une des qualités de notre cerveau. Mais il y a, aussi, des secrets du même style qui ne doivent pas être dévoilés pour ne pas ternir notre réputation, notre charisme. Il y a des bijoux que l'on ne veut pas dévoiler pour que leur éclat soit terni par les autres, ou, a contrario, pour ne pas blesser des amis, collègues, etc. Reconnaître et valoriser cette boîte au trésor, c'est aussi reconnaître que chaque humain dispose de ce «jardin secret». Cela contribue donc au devoir de respect de toute intelligence.

Il est donc indispensable de penser à assurer un espace privé pour se recueillir.

La sphère intime

Cet espace est absolument nécessaire pour assurer la sérénité, car il est indispensable de pouvoir se reposer, faire des trêves, récupérer même en dehors du droit à la fuite et à l'évitement.

Ce droit est incontournable pour assurer la première loi de Hôdo, à savoir, respecter toute forme d'intelligence.

Les études comportementales observent que l'humain a besoin d'une sphère d'intimité, une sorte de volume qui maintiendrait à l'écart toute possibilité d'agression tant physique que psychique. La proxémie est très importante pour étudier les sensations de bien-être des humains entre eux en fonction des distances occupées dans les relations. Il ne faut pas la confondre avec l'espace vital.

La sphère intime n'est pas qu'un espace de contact plus ou moins rapproché. Il a été observé que ce dernier varie d'une population à une autre et probablement d'un environnement géologique à l'autre. La promiscuité semble une gêne pour tous, mais à géométrie variable, à la fois selon les us et les coutumes, les buts du contact et les circonstances opportunes, même fugitives.

Cette sphère protégeant à la fois le corps et l'intelligence a plusieurs frontières en fonction des interactions et des signaux échangés. Or, qui dit «signaux» dit aussi «intelligence pour les interpréter», donc l'influence de la culture de la niche environnementale. Cela peut devenir source de tension, entraînant par exemple de replis communautaires. La masse critique n'est jamais objectivement et scientifiquement évaluée, car c'est un domaine dans lequel prédomine l'émotion.

Les frontières qui délimitent l'espace visuel ou auditif peuvent fortement varier, et elles ne sont pas nécessairement délimitées par des surfaces comme des murs statiques. Par exemple, pour le bruit qui est plus ou moins gênant selon les populations en plus des caractéristiques personnelles, c'est le niveau sonore, le rythme, la fréquence, les circonstances... qui délimitent le seuil de l'intrusion sonore. Parfois, les frontières sont purement visuelles et donc peuvent s'étendre aussi loin que la vue le permet. En plus de celui de se protéger physiquement des désagréments de la nature, les vêtements ont souvent le type de rôle de décence liée aux coutumes locales.

Respecter cet espace est partie intégrante de la deuxième loi de Hôdo. Tout humain sur la planète devrait avoir ce minimum de sphère d'intimité, complètement personnel et à l'abri de toute intrusion. Chacun devrait être libre d'ouvrir ou de fermer ses portes et personne n'aurait le droit de forcer autrui à changer ses filtres. L'atteinte à ce droit serait viol ou harcèlement.

Le clan familial

À cause de sa nature fragile et de son intelligence lente à développer, car complexe, l'humain est longtemps soumis au partage des sphères intimes de ses parents. Il sera à son tour obligé de se mêler à d'autres sphères intimes lorsqu'il procréera.

Le clan familial est la première source d'information et donc sera à la base de tous les comportements acquis dans le futur, même si, par la suite cette base sera contestée ou même reniée. D'ailleurs, la contestation semble systématique et plus marquée à partir de certains âges, liés sans doute à une recherche de plus grande autonomie, donc de prise de pouvoir pour changer de main la domination. C'est peut-être un comportement préinscrit pour nous forcer à toujours aller de l'avant vers des solutions inexplorées. Ce qu'il faut retenir, c'est que le rejet se fait en opposition à l'acquis, c'est-à-dire qu'il dépend de toute manière de l'acquis précédent. Par conséquent, on observe souvent qu'un opposant à quelque chose adopte une position inverse à celle d'un partisan, sans avoir acquis la moindre autonomie, puisque son pouvoir de s'opposer est en réalité une obligation. Les chaînes et les boulets ont changé de côté.

Le clan familial est le premier lieu où s'applique l'usage des règles sociales. Mais c'est aussi le premier endroit où s'applique ce que nous appelons «choc comportemental» au lieu de «choc des cultures», car le choc ne vient pas des cultures en soi, mais des comportements. D'ailleurs, comment pourrait-il y avoir des différences de cultures au sein d'un clan, d'un foyer familial ?

S'agissant d'un refuge, personne ne pourrait s'y ingérer, en revanche, tout membre d'un clan, quelle que soit sa taille, devrait avoir le droit de fuir et de pouvoir quitter l'association. Il y a donc des questions à se poser à la racine même des sociétés. Qui pourrait ou devrait intervenir et comment agir s'il était constaté ou déduit qu'un membre d'un clan était retenu en captivité ?

Pose du 3e pilier, la synergie

Moins il y a de règles à mémoriser, plus il y a de chance de les respecter. Il ne faudrait pas recourir à la présence d'experts pour déterrer et interpréter des articles de lois que l'on dit d'ailleurs ne pas devoir ignorer. Certes, cette charte sera interprétée diversement au cours du temps et selon les communautés. C'est pourquoi, si la première loi est la clé de voûte et la seconde une hygiène pour appliquer la première, la troisième est le moyen d'y arriver.

À ces trois lois présentées ici s'ajoutent deux autres consignes limitant d'une part le nombre total d'articles à dix et d'autre part leurs types de pérennité. Ainsi, il y a cinq lois fondamentales pérennes (les trois lois et les deux dernières règles) et cinq autres, adaptables, voire remplaçables, en fonction du contexte. Ces «lois» adaptables pourraient comprendre diverses mesures, telles que la création de zones protégées pour préserver notre planète, l'établissement de directives pour gérer nos ressources énergétiques. On pourrait même instaurer des principes favorisant un enseignement hôdon axé sur la confiance en soi et en autrui. De toute manière, elles sont prévues pour intégrer toutes idées essentielles pour chaque organisation.

La synergie par le consensus ou le hasard.

Pour partager nos espaces de liberté sans enfreindre nos zones de protection personnelles, il est nécessaire de renoncer à une partie de notre liberté individuelle en faveur d'une plus grande liberté collective. Mais comment faire cette négociation ?

Bien que, par nature, nous ayons tendance à vouloir dominer notre environnement, il est plus profitable de travailler en équipe. Cela permet d'accumuler les qualités des spécialistes et de réduire les cloisonnements, qui, individuellement, représentent une dépense d'énergie supplémentaire.

Un orchestre sera d'autant plus riche en sonorité qu'il est constitué de musiciens maîtrisant des instruments différents, parfois en plus à différent niveau de maîtrise. Rendre tous les musiciens identiques serait comme privilégier la quantité à la qualité.

Pourtant, privilégier la quantité a aussi son intérêt. Un ensemble de logements, de stockages, etc., réduit ses dépenses d'entretien et d'énergie en réduisant et en éliminant les cloisonnements.

Tout le monde connaît la maxime : «l'union fait la force !». On en voit un résultat sur l'être que nous sommes : les cellules qui composent notre corps représentent bien ce type d'économie. Chaque cellule, indépendamment de sa fonction spécialisée, est autonome et dispose de ses propres protections, mais l'organisme, lui, ajoute une protection de surface commune aux ensembles, ce qui est un gain énergétique incontestable. En même temps, il fournit nutriments et défenses internes.

Ici comme ailleurs, tout est question d'équilibre.

Le consensus

Il n'y a pas de consensus sur la notion de consensus !

Mais l'idée principale qu'il faut retenir, c'est la volonté de synergie au service d'une intelligence collective, et non «collectiviste», car, pour chaque membre de la communauté concernée, le compromis doit être globalement gagnant-gagnant.

Le consensus, c'est l'effort intellectuel et pratique pour créer une solution qui convienne à tous. C'est le refus de se cantonner dans des jeux de majorités qui, de surcroît, sont parfois très relatives. Très relatif, car tout dépend du pouvoir de blocage. Les révoltés ont rarement été représentés par des majorités, mais toujours par des groupes qui souvent détiennent une puissance de blocage suffisant pour enrayer le fonctionnement d'une machinerie complexe.

Le consensus est source de créativité, mais avant, il est le résultat d'une écoute objective. Cela implique de se rappeler, au préalable, que, derrière chaque mot, chaque humain y a mis une signification et un ressenti qui lui sont propres. La validité d'une solution ne dépend pas de celui qui l'énonce. C'est pourquoi le consensus doit être un acte pratiquement technique, voire scientifique.

Le hasard

Le non-choix, l'immobilisme sont parfois mortels. Alors, choisir la solution au hasard peut être le dernier recours pour ne pas favoriser des formes de pouvoir qui imposeraient leur vision risquant de ne pas assurer la règle gagnant-gagnant du consensus.

L'équilibre vers une sereine synergie

Souvent en politique, les sociétés oscillent de gauche vers la droite et vice versa. C'est comme si, pour conduire un véhicule, on choisissait d'appuyer exclusivement sur l'accélérateur ou sur le frein. Comme si l'on conduisait un jour en fonçant coûte que coûte vers un prétendu bonheur et le lendemain sans oser s'aventurer pour ne pas changer les biens durement acquis ! Pourtant, tous les dilemmes, les conflits d'intérêts,

existeront toujours. Sans cesse, il faudra trouver des compromis qui, eux-mêmes, ne sont pas constants au cours de la résolution. Alors, comment faire pour obtenir la meilleure réponse possible sans tomber dans des choix purement idéologiques, donc scientifiquement fragiles ?

Avant tout, il ne faut pas oublier que les meneurs d'hommes utilisent une compétence du cerveau pour gagner en pouvoir, attirer des alliés et imposer des choix : la classification.

C'est l'une des grandes compétences du cerveau, la création de catégories aptes à prévoir les sources de dangers ou de plaisirs. Les amalgames sont quasi inévitables, n'en déplaise aux moralistes, mais, pour ces derniers qui n'échappent pas à la classification, il y a les «bons» et les «méchants» regroupements. Ces professeurs de morale utilisent à la fois à leur insu et dans leur intérêt personnel les amalgames qu'ils décrivent. D'ailleurs, de quel côté sont les donneurs de leçons ? Car si c'est le plus «intelligent» qui s'adapte, c'est le plus fort qui «adapte». Et qui «adapte» comment ? Par le châtiment ? Sous les ordres de qui ? Du plus «intelligent» ? Celui qui a engendré les amalgames qui conviennent à la structure sociale conforme au contenu de sa boîte crânienne ? Les intrigues du pouvoir sont souvent plus difficiles à résoudre, car de nombreuses pièces du jeu restent dans l'ombre. Et cela, sans compter leur exploitation par les opposants voulant imposer leur domination. Cela pourrait même aller jusqu'à ce qu'ils jouent avec «On ne vous dit que la vérité», en omettant certaines informations et en manipulant les silences pour qu'on les interprète de la manière qu'ils souhaitent.

Il y a beaucoup d'hypocrisie pour gérer les contre-sens dans les prêts-à-penser qui télécommandent les comportements des populations. Mais il est tellement plus facile pour les dominants d'envoyer la chair à canon défendre les valeurs qu'ils défendent, leurs vérités, après les avoir inculquées aux partisans. Il est plus «amusant» de jouer au stratège et de faire tomber des pions sur l'échiquier que de s'efforcer de trouver une solution pacifique. Il est plus facile de tuer l'inconnu. Il suffit d'envoyer d'autres inconnus faire le travail. Les va-t-en-guerre ne recherchent pas le consensus. Ils imposent leur vérité. Pour eux, la technique restera toujours la même : attaquer des innocents pour semer la peur chez leurs adversaires lorsqu'il est impossible de les convertir ou de les anéantir ! Ainsi, ces victimes se révolteront peut-être contre leurs dominants actuels. Qu'importe le type d'armée, qu'importe les moyens, largage de nappe de bombes, d'égorgements, de dague dans le dos... ! Ne rêvons pas, les Horace et les Curiace n'existent plus. Même lorsque les armées essaient de limiter leur combat entre hommes de métier, il y a toujours des dégâts collatéraux. Et il ne faut jamais oublier que les soldats sont avant tout des citoyens, des humains, agissant au nom de ce qu'ils croient être leur vérité ?

Pour forcer le respect de la morale sociale, il sera parfois nécessaire de châtier. Donner la fessée n'est pas bien... Mais le mépris, l'ironie, la moquerie, ne détruisent-ils pas plus sûrement, et d'autant plus profondément, quand, de surcroît, la victime est accusée de manque d'humour, voire de manque d'intelligence ? Une double peine, en quelque sorte !

Au niveau des grandes populations, la fessée sera-t-elle donnée par des armées brandissant la bannière de «guerre juste» ? Ou, sera-ce plus «propre» et plus efficace, car ne laissant aucune trace visible de maltraitance, en utilisant des châtiments psychiques ou des sanctions économiques ?

En règle générale, derrière toute imposition de volonté, c'est la loi du plus fort qui l'emporte. Cela ne se résume pas qu'à la force brutale. Elle peut revêtir de nombreuses facettes : chantage affectif, menace de bannissement, restriction de ressources... Quant à la force, avec ou sans sadisme, elle peut revêtir des oripeaux nobles de sainteté, de justice... Et le gagnant prétendra que sa victoire, si elle n'est pas d'essence divine, est le résultat d'un consensus puisque le soumis a fini par être d'accord avec lui.

Si nous ne voulons plus que l'humanité s'entre-déchire en permanence, il faut introduire la notion du consensus et du hasard lors de l'établissement de ses règles de cohabitation.

Tout d'abord, selon la première loi de Hôdo, il n'y a pas d'intelligence supérieure à une autre. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas des experts pour créer des solutions plus adéquates à un problème donné. En revanche, cela signifie qu'il ne faut pas hiérarchiser les formes de domination, car elles tentent toutes d'imposer leur solution. Par «intelligence supérieure», élitiste, il faut surtout entendre une intelligence qui se fonde sur des valeurs morales, politiques, philosophiques ou religieuses. Ces valeurs ne reposent pas nécessairement sur des preuves pragmatiques ou scientifiques, mais sur une autorité ou un charisme suffisant pour s'imposer dans la société. Une intelligence «vraiment supérieure» devrait être humble, sinon elle sera dominante, non dans le sens d'éclairer la communauté, mais dans celui de la formater selon sa vision parcellaire de la vérité.

Il faut se méfier des lois égalitaristes dès l'instant où elles sont établies par des dominants. Elles les rassurent en leur apportant, selon le cas, les jouissances d'une paix imposée dans leur «domaine» ou l'élévation de leur statut grâce à une égalité qui les favorise.

Si la vérité de chacun est vraie pour chacun, et si l'espace de liberté partagé peut conduire à des conflits, comment gérer la synergie gagnant-gagnant? Faut-il inventer une nouvelle forme de démocratie, une acratie qui ne serait pas «anarchique» au sens péjoratif?

Comment réaliser le consensus alors, sans tomber dans le piège de la soumission?

Trop souvent, le consensus est en réalité une demande de soumission consentie, qui en général, même si ce type de soumission est «pacifique», porte en soi le germe de la revanche. Or, précisément, l'un des buts des trois lois de Hôdo est d'éviter les cycles récurrents des revanches.

Il faut revoir les démocraties. Comme toute chose créée par l'humanité, cette option, si elle est la meilleure à un moment donné, ne sera jamais la dernière solution, car nous sommes en perpétuel progrès, même si parfois, il a des reculs apparents.

Les grands programmes proposés par les courants politiques des démocraties proposent souvent des «paquets» : comment, alors, choisir entre une boule verte et un cube rouge si l'on souhaite avoir une boule rouge? Il semble que le consensus est souvent plus facile à atteindre quand le problème à résoudre est découpé en difficultés plus simples à analyser et sur lesquels il sera possible d'obtenir des compromis. Mais cela demande à la fois beaucoup d'humilité, celle de ne pas croire qu'on est seul dans la vérité et le «bien», et beaucoup de créativité pour trouver mieux que ce que chacun pensait. Le consensus est un travail d'intelligence, non de puissance.

Cela risque d'être long ? Mais l'histoire de l'humanité est longue. Doit-elle rester un long chemin de souffrance pour autant ? Et l'urgence alors ? Le pont qui s'effondre : faut-il rester dessus à papoter pour savoir quelle rive rejoindre ?

Voilà pourquoi le hasard est le dernier recours. Dans le cas d'un danger imminent, souvent on choisit «au hasard» ou «à l'instinct».

Dans la Grèce antique, on dit que ceux que l'on appellerait des «modérateurs» de démocratie étaient choisis au hasard, car tout citoyen se valait. Évidemment, cet élu du hasard choisissait les compétences nécessaires et adéquates pour mener à bien la mission qui lui était confiée. Cet «idéal» correspond exactement à la notion de «hasard» dans la troisième loi de Hôdo et l'équivalence d'intelligence de la première loi.

Le consensus et le hasard peuvent aussi conduire à l'approbation d'une hiérarchie fonctionnelle ou à un mode de scrutin qui, lui, pourrait être à la proportionnelle, par exemple.

Quel que soit le choix proposé, il devrait toujours y avoir une date d'expiration pour éviter d'entériner définitivement un choix qui ne convient pas à tous ou qui s'avère insatisfaisant au fil du temps.

Ainsi, pour assurer le respect de toutes les intelligences et le droit à un refuge physique et mental, le hasard servirait d'arbitre pour régler les conflits insolubles qui bloquent la découverte d'un consensus.

L'ÉNERGIE COMME MONNAIE UNIVERSELLE

En plus de ses propositions pour créer un monde plus sereinement synergétique, le projet Hôdo préconise la création d'une monnaie étalon basée sur l'énergie pure qui aurait trois objectifs.

Payer le vrai coût de toute activité humaine pour maîtriser le gâchis écologique,

Instaurer une monnaie universelle qui ne serait soumise à aucun monopole économique,

Assurer à tous les citoyens de la Terre le même revenu pour tout travail effectué, dont le minimum, rester en vie.

Cela implique un système d'étalonnage indépendant de toute spéculation, entre pays et groupes de nations. Ce serait un système sous le contrôle d'un organisme mondial tel que le Bureau international des poids et mesures (BIPM).

L'énergie omniprésente

Quand on pense existence, on utilise obligatoirement quelque chose pour savoir qu'autre chose existe.

Quand on pense vie, on pense tout de suite que quelque chose anime cette vie.

Quand on pense à la pensée, on utilise ce quelque chose pour agiter l'information dans notre cerveau.

Même si l'on croit que ce cerveau n'est qu'une interface son corps et l'environnement de ce dernier, il a besoin de la même chose que tout ce qui est pour agir, travailler, transformer... Cette chose, c'est l'énergie. Et, selon les mesures actuelles, le cerveau utilise à lui seul 20 % de l'énergie du corps.

L'énergie est la monnaie d'échange commune entre les phénomènes physiques.

L'énergie est présente partout, et la célèbre équation $E=mc^2$ nous apprend que même l'«inerte» matière est énergie.

L'énergie est souvent disponible sous forme potentielle, c'est-à-dire sous forme de «capital» qui permet de réaliser un travail au sens physique. Dans ces conditions, un être vivant est un transformateur d'énergie et lui-même peut capitaliser l'énergie en vue d'une future utilisation même hors ressources à proximité. Pour l'être vivant, le but de ces transformations est de fournir un travail qui permettra de maintenir et de développer la vie en transformant cette fois ses structures internes et externes. Ces transformations s'accompagnent la plupart du temps d'une perte irrécupérable (mesurée par le rendement et contribuant à la fameuse entropie). Elle est généralement provoquée lors d'une résistance s'opposant au travail. Alors, cette résistance au changement peut être utilement exploitée pour mémoriser des états et donc participer à la pérennité de l'information à la fois pour son stockage et pour sa diffusion. Mais, en même temps, cela va user certains éléments actifs, et donc il faudra repenser à la maintenance, trop souvent oubliée.

Tous ces échanges sont contrôlés par les lois et principes de la thermodynamique. La conservation de l'énergie est de toutes les lois de la physique, l'une des plus fondamentales. Et pourtant... Même ceux qui se revendiquent de l'écologie pure et dure l'oublient.

Et pourtant... Sans énergie, pas de «bio», car la vie est créatrice, fabriquant sans cesse les futures pièces de la vie à venir.

Si l'on disait comme Constantin Edouardovitch Tsiolkovski «La Terre est le berceau de l'humanité, mais on ne passe pas sa vie entière dans un berceau», on agirait comme un capitaine de navire perdu en pleine mer. Ce dernier se dirait en attendant d'accoster au prochain rivage : il faut gérer les ressources avant de disparaître corps et âme. Or c'est bien la dernière chose que l'on fait, car nous avons créé une société de consommation, qui, en réalité, est une société de «consumation». Et, hélas, ceux qui luttent contre le capitalisme souvent, luttent aussi aveuglément contre le capital énergétique.

En fait, nous sommes complètement aveugles face à l'énergie en tant que telle, et pourtant... pourquoi l'or est-il plus cher que le plomb ? Parce qu'il est plus beau ? Possible, mais c'est surtout sa rareté qui le rend précieux. Et pourquoi l'or est-il rare ? Parce qu'il en coûte plus à Dame Nature de fabriquer le noyau de l'or que celui du plomb. Alors, sans le savoir, ceux qui achètent des lingots d'or paient de l'énergie.

Et si l'on regarde l'énergie nécessaire à l'entretien de la vie d'un humain, voit-on des différences comme celle entre l'or et le plomb ?

Voit-on des raisons énergétiques de créer des salaires qui dépassent de loin les fourchettes du métabolisme ? Certes, l'expérience, l'apprentissage ont contribué à améliorer l'activité d'un individu, mais est-ce que cela justifie certains «avantages» exubérants ?

Quelle est donc la différence entre le travailleur d'une région du monde et celui d'une autre ? En ce qui concerne l'énergie, nous recevons tous une énergie qui nous est fournie principalement par le Soleil, soit directement, soit indirectement, après avoir été «capitalisée» par la Terre. C'est cela, notre «revenu universel», qui nous est versé dès notre premier cri et jusqu'à notre dernier souffle, quel que soit le lieu où nous vivons.

La Terre restitue de l'énergie emmagasinée, du coup, on pense recyclage, mais qu'est-ce le recyclage ? Quel est le gain en recyclant le verre ? Ce n'est sûrement pas pour récupérer le silicium que nous avons déjà en profusion sur notre planète, puisque c'en est une composante essentielle. Dans tous les cas, quelle énergie allons-nous déployer pour trier, refondre, raffiner, purifier avant de pouvoir remodeler et remettre en service ? La seule éventuelle économie est peut-être sur le transport de la marchandise et les forages en profondeur.

Alors, évidemment, minimiser les transports, et favoriser les productions locales, c'est favoriser les économies d'énergies. Ce n'est peut-être pas pour plaire aux grands producteurs du monde.

Mais pire que le transport ! Il y a la chaîne du froid. La production du froid peut être plus coûteuse que produire de la chaleur. Une boîte à conserve tient facilement un aliment pendant plus d'une année. Quel serait le coût énergétique du même aliment conservé pendant la même période dans un congélateur ?

Voilà quelques questionnements jetés au hasard sur l'omniprésence de l'énergie, et, surtout, sans oublier l'omniprésence des dépenses énergétiques.

L'énergie ne se résume pas à son utilisation pour atteindre un résultat. Elle inclut également les pertes thermiques, c'est-à-dire l'énergie qui se disperse et devient inexploitable. Par conséquent, comme exemple, l'isolation doit être une priorité à l'ère de tout ce qui est fait en béton.

L'énergie se cache aussi dans tout le numérique. C'est une richesse incontestable, voire incontournable, aussi, il est urgent d'apprendre à être écologique dans le numérique. Et même

d'être sévère contre les pollueurs malfaisants de réseaux (internet, téléphonie...) puisque les spams représentent à eux seuls une consommation énergétique impressionnante. L'éditeur d'antivirus McAfee a mesuré en 2009 le poids énergétique que représentent l'envoi et le traitement des spams dans le monde. Réalisée avec la société ICF, l'étude révèle que 33 TWh sont consacrés chaque année à l'envoi, au traitement, et au filtrage des courriers indésirables. L'équivalent de la consommation de 2,4 millions de foyers. Cette production d'énergie représente des émissions de gaz à effet de serre équivalente à 3,1 millions de voitures consommant 7,5 millions de litres d'essence, indique l'éditeur. L'émission moyenne de gaz à effet de serre associée à l'envoi d'un seul spam est évaluée à 0,3 g de CO₂. Qui s'en préoccupe ?

L'énergie comme monnaie ?

Lorsque les mesures furent étalonnées, il y eut, paraît-il, un rejet des commerçants. Utiliser des poids, des longueurs, des volumes «normalisés» les laissait perplexes. On peut imaginer qu'il en sera de même avec la monnaie qui, pourtant, fut à son origine «étalonnée». L'or a souvent servi d'étalon, car la monnaie était en quelque sorte un troc facilement transportable. L'or n'est d'ailleurs pas le seul étalon. Par exemple, dans la province du Shaba (Katanga) dans la République Démocratique du Congo, la «croisette» était aussi une monnaie «normalisée», mais sur le cuivre.

La monnaie ne représentait pas des unités physiques comme le kilo, le litre, le mètre, la coudée, la seconde... En effet, le troc introduisait en même temps que les objets physiques ou virtuels échangés des notions «d'effort» d'obtention de ces objets. Par exemple, la rareté engendre la fameuse loi de «l'offre et de la demande», loi qui ne s'accorde pas de «normes». Même l'or qui sert d'étalon peut être soumis à cette loi, ce qui, évidemment, pénaliserait les terres qui en sont dépourvues.

Pourtant, tout est énergie et tout travail obéit aux lois de la thermodynamique. Normaliser au moins cet aspect semble imparable si l'on veut plus de justice et de maîtrise écologique.

L'énergie est déjà en soi la «monnaie» de l'Univers.

Quels seraient les avantages d'une telle monnaie étalonnée sur l'énergie ?

Ce modèle permettrait d'enrichir le concept de cybermonnaie. Ces dernières pourraient s'appuyer sur du «concret», comme l'or qui, tout comme l'énergie, est fiable dans le temps et l'espace. Pourtant, ce métal dit noble a une énergie atomique facilement estimable qui peut servir de point de départ tangible à une monnaie-énergie. Est-il d'ailleurs nécessaire de passer par un «intermédiaire» comme l'or ou le cuivre qui ne sont pas présent partout sur la planète ? Un intermédiaire qui peut donc être monopolisé quelque part. L'énergie, elle, est présente partout. Mieux, elle ne se crée pas et donc ne connaît pas d'endettement. Néanmoins, elle peut se stocker, se «capitaliser», et fournir une énergie potentielle disponible. Même l'Univers capitalise.

Une monnaie étalon basée sur l'énergie permettrait aussi de mesurer de nombreux facteurs apparemment «abstrait». Ainsi, dans le travail humain, la qualité du travail manuel, celle du cerveau, la gestion du stress... et bien d'autres facteurs doivent être rémunérés.

Mieux ! L'énergie, nous en recevons sans cesse du Soleil ! N'est-ce pas là, la rétribution universelle dont on rêve parfois dans certains concepts sociopolitiques d'assistance aux démunis, sans avoir recours à divers stratagèmes qui dépoient parfois Pierre pour habiller Paul ?

Et quel meilleur outil pour mesurer les dépenses des ressources de la planète, et donc gérer au mieux l'écologie ! Quelles surprises aurions-nous en comptabilisant les dépenses pour produire

des conserves en boîtes métalliques ou des aliments maintenus dans les congélateurs des réfrigérateurs personnels ? Mesurer toute l'énergie d'une création depuis sa naissance jusqu'à son abandon est sans doute la manière la plus sûre de savoir si un choix est meilleur qu'un autre du point de vue écologique.

Un système juste

L'indépendance géopolitique

En tout premier lieu, une telle monnaie aurait l'avantage de la neutralité géopolitique.

L'énergie est pareille et identiquement mesurée sur toute la planète, indépendamment des populations qui occupent un territoire et de leurs alliances économiques.

L'énergie comme étalon monétaire permettrait de ne plus soumettre des populations à des dévaluations imposées par des puissances détentrices de «leur étalonnage» monétaire. Ce type de dévaluation devrait être considérée comme un acte ségrégationniste, car derrière, peut se cacher la dépréciation du travail humain des régions concernées. C'est d'autant plus grave que l'on sait combien le «salaire» est une marque de reconnaissance et voir sa capacité d'achat baisser revient à subir une punition. Et que dire si cette décision émane de dirigeants qui fixent eux-mêmes la valeur d'une devise régionale, ce qui a un impact direct sur les individus qui en font usage ? Cela ne permettrait pas non plus de payer les employés en fonction de leur lieu de résidence. Certains seraient sous-payés, bien qu'ils fassent un travail de qualité identique, tandis que d'autres, expatriés, percevraient une rémunération supérieure, vivant dans le luxe dans ces mêmes pays.

Le revenu universel

Tout «commerce» de l'homme avec son environnement humain, «humanisé» ou naturel, est énergétique. Une monnaie basée sur les solides lois de la physique permettant de mesurer cette énergie pourrait au moins par exemple assurer l'existence d'un «minimum vital» requis par le simple fait de vivre. Or, l'environnement a été complètement modifié par la création de demeures qui ont engendré des villes et de gigantesques champs. Cela rend l'humain incapable de saisir directement de la nature ce qu'il lui faudrait pour assurer son minimum vital. Alors, pour eux, il a fallu inventer des SMIC, des RSA, des pensions de retraite. Tout cela devrait au moins représenter le métabolisme minimum de l'humain. En effet, si la société ne permet plus à ses membres de bénéficier de ressources naturelles (énergie, abri), il peut paraître logique que la «société» compense cette perte individuelle, dont elle-même a bénéficié. En effet, par exemple, si la société a construit des espaces de pierre pour les besoins de l'ensemble de ses membres à la place d'espaces de cueillette, de chasse..., il faudrait compenser ces absences. Il en est de même, si cela empêche de construire soi-même son abri à partir des éléments locaux. Dans chacun des derniers cas cités, c'est une juste réattribution des dons de l'Univers qui, en fin de compte, se mesure toujours en énergie.

La création d'un revenu universel devrait pouvoir faire disparaître toutes les notions d'aide récurrente, puisque tout le monde, sans exception, les recevrait. Ce serait une sorte de «don» à la vie depuis la naissance jusqu'à la mort, pour tous les humains et identique pour tous. Un «don» et non un «droit», car nous n'avons aucun droit sur l'Univers.

Ce don du ciel serait bienvenu en milieu urbain, compensant l'absence de la nature pour se nourrir et s'abriter. Mais n'est-ce pas le cas déjà actuellement pour une très large majorité ? De

manière préindustrielle, ce don se résumerait aux fruits de la chasse, de la pêche, de la cueillette, et au maintien d'un environnement sécuritaire et de la culture locale. Dans notre monde moderne, ce dernier point contribuerait, par exemple, à payer toutes les études à partir de la maternelle jusqu'aux divers perfectionnements professionnels, incluant les études universitaires. Ce revenu universel remplacerait le salaire minimum, l'avantage étant qu'il serait insensible aux fluctuations de l'économie et du marché. Il assurerait l'entretien de l'enfant avant la maternelle et non une amélioration du bien-être des parents. Cela rémunérerait les tâches à la maison, pour assister la personne qui doit suspendre ses activités pour porter le bébé à venir, puis le protéger et le nourrir. Ce serait même de la reconnaissance pour son temps passé à lui donner les premiers enseignements qui feront de lui un être humain, citoyen de la planète Terre. Pourquoi ces talents ont-ils été relégués dans les oubliettes ? Pour pouvoir participer à la société de consommation avec l'étiquette mensongère de l'égalitarisme ? Pourtant, le salaire des députés tient en compte des «contraintes» qui les poussent à suspendre leurs activités, et à quel niveau d'indemnité ! Et avec quels risques de ne plus retrouver de travail par la suite ?

Ce revenu universel prendrait aussi en charge les personnes handicapées, celles malades à l'arrêt pour raison de santé et les retraités (qui ne sont pas en vacances, parfois même anticipées).

Ce don pourrait même jouer le rôle d'une «assurance» contre les catastrophes. Par exemple, il y a les pandémies et autres catastrophes naturelles, que l'on dit de plus en plus fréquentes à cause du réchauffement de la planète, qui obligent les travailleurs à interrompre leurs activités rémunératrices. Et que dire des guerres, toutes mangeuses de vies et d'énergie, qui, sans répit, frappent au moins un endroit sur la Terre ? Qui proposera une vision psychologique pour atteindre une entente pour la paix plutôt que de se laisser emporter par les fervents partisans de la guerre qui se considèrent souvent comme les gardiens d'une vérité absolue et unique ?

Encore une fois, cette mesure, même si elle peut dépendre des climats et autres facteurs géologiques, serait indépendante de la géopolitique proprement dite. Le métabolisme d'un bébé pygmée ou celui d'un vieillard inuit ne dépend d'aucune considération financière, géopolitique, et surtout pas ségrégationniste.

Une rémunération juste pour tous

En utilisant la notion d'énergie comme valeur de base dans les échanges, nous pouvons alors paraphraser dès lors la fameuse phrase «à travail égal, salaire égal» en «à énergies consommées égales, rétributions égales».

La gestion d'une économie basée sur l'énergie devrait mener à reconsidérer le prix du travail réalisé par toute la chaîne de production. Le travail qui consiste à transformer ou déplacer quelque chose pour obtenir autre chose est très souvent le résultat de toute une chaîne de travaux individuels. Or, chaque membre de la chaîne en question doit être rétribué. Il s'ensuit que le prix final d'un objet inclura cette accumulation de dépense d'énergie.

En utilisant la notion d'énergie comme valeur de base dans nos échanges, nous pouvons alors paraphraser dès lors la fameuse phrase «à travail égal, salaire égal» en «à énergies consommées égales, rétributions égales».

Quant au travail lui-même, il apporterait un excédent par rapport aux besoins minimums, car il servirait à améliorer son bien-être. L'énergie non consommée dans l'immédiat sera logiquement capitalisée comme toute énergie qui peut être stockée. Avoir suffisamment d'énergie pour réaliser

ses rêves imposera de toute manière d'améliorer le rendement au sens physique du terme de son activité dans un monde où la rétribution ne serait pas un jouet au service des plus dominants.

La maîtrise écologique de l'énergie

Il n'existe nulle part dans l'univers, chez les êtres vivants ou les choses inanimées, la possibilité d'utiliser un capital inexistant.

L'argent ne représente même pas la valeur intrinsèque des choses. Si cela était, nous serions parfois surpris du gâchis que nous entretenons.

L'argent est un moyen de dominer. Le jeu consiste à en donner le moins possible tout en gagnant et en conservant le plus possible cet argent.

Si l'on veut se libérer de cette domination, ce n'est pas en changeant de dominants, c'est en changeant les règles du jeu. Et pour cela, il faut en connaître les mécanismes avant d'oser mettre le grain de sable qui enrayera le système.

D'une part, il faut reconnaître effectivement la notion de domination, car cette notion habite l'âme de chaque humain, et même sans doute de tous les êtres vivants. En effet, quel être vivant ne protégerait pas son «domaine»? Certains de ces êtres sont plus doués par l'héritage et par l'éducation que d'autres, pour gérer des groupes complexes d'êtres vivants. Certains auront aussi des compétences pour administrer le stockage, l'outillage, la maintenance... Parmi ces dominants privilégiés par la Nature, certains seront particulièrement utiles pour assurer la synergie d'un groupe. Ce sujet délicat sera finement analysé par la suite. En effet, le grain de sable qu'il faut absolument manipuler est l'énergie omniprésente, puisque tout ce qui existe en dépend, même les dominants. Leurs œillères, comme à beaucoup de candidats dominants, leur font occulter tous les aspects de l'énergie. Pourtant, l'univers n'existe que par les échanges d'énergies, d'ondes, de matières... Et la vie dépend souvent des échanges de matériaux évolués indispensables pour soutenir son organisme et maintenir un sain refuge, comme le précisent les deux premières lois de Hôdo.

Pour échanger, il faut nécessairement une réserve, un capital, comme l'énergie potentielle en physique. En effet, l'énergie n'offre pas de dettes, car l'Univers n'est pas une banque qui s'enrichit avec des intérêts sur les emprunts. Le résultat, au niveau des êtres vivants, est que, si l'un d'eux n'a plus d'énergie... il meurt, sauf si un autre lui en fournit pour survivre. Cette énergie sera prélevée sur un capital. Lequel ?

Mais comment gérer le capital et tous les échanges par cette monnaie que l'on pourrait appeler «Joule»?

Le plus sage serait sans doute sous forme atomique. Pas nécessairement l'or, mais n'importe quels matériaux utilisables : cuivre, zinc... Mais il y a un problème là : combien de tonnes faudrait-il stocker pour avoir suffisamment de joules disponibles pour toute la planète ? Faudrait-il alors la conserver sous forme électrique, ce qui consomme de l'énergie, donc consomme le capital en question ? Et surtout, comment faire pour ne pas épuiser la Nature ?

Pourtant, que deviendra notre planète si l'on ne sort pas de cette société de consommation basée uniquement sur la quantité ? Quand agira-t-on pour la sauver d'un gouffre où elle s'enfonce inexorablement, guidée par des écologistes qui refusent de voir que c'est l'énergie qui est le moteur unique de toute existence ? Ils devraient plutôt porter tous leurs efforts sur ce point pour améliorer son usage.

En attendant de trouver le ou les solutions efficaces, on peut déjà considérer que chacun détient un capital énergétique dans son propre organisme. Et, le premier échange avec d'autres

humains sera effectué par le travail. Ce travail serait rétribué en recevant quelque chose d'utile ou sous forme de capital utilisable plus tard. Le plus simple pour conserver les traditions actuellement établies serait de «signaler» ce capital mesuré en Joules, par un symbole indestructible comme une pièce de monnaie, voire un billet en métal inoxydable. Ce ne serait qu'un symbole, une espèce de facture, de bon pour faire valoir. Un système pourrait mémoriser cette paie. Il convertirait la monnaie tangible (pièces...) en une charge électrique conservée dans une sorte de batterie géante. Un ordinateur assurant les transferts et la maintenance du système s'occuperait de tout. Ce système va évidemment consommer de l'énergie. Donc, il faudra bien optimiser au fil du temps et des découvertes des avantages et désavantages, comme le fait la vie depuis ses débuts.

Optimiser ? Voilà une attitude écologique à bien mettre en place pour ne pas gâcher l'énergie. Il faut pour cela que toute dépense énergétique soit payée à la Nature par ceux qui en sont la cause, c'est-à-dire immédiatement retirée de son capital.

En effet, l'énergie ne paie pas le futur ! Le futur conduit en général à une fin de vie, mais aucune intelligence ne peut prévoir avec certitude le futur. Il faut donc prévoir la destruction entraînant le recyclage quand ce n'est pas irrécupérable. Il faut donc sans cesse penser au recyclage. En conséquence, il serait bénéfique d'envisager un remboursement qui encourage la création de produits recyclables, ce qui permettrait d'éviter de laisser des déchets n'importe où, en particulier dans des endroits inaccessibles.

Mais, aujourd'hui, personne n'a réellement évalué comment rétribuer la qualité, car seule la quantité avait de l'importance commerciale. Gratifier une qualité de réalisation est nécessaire pour toujours améliorer toute création. Il faut donc ne pas oublier d'inclure dans la rétribution d'une œuvre d'art, du savoir-faire et de toute autre compétence qui mérite d'être encouragée, car utile à la Nature et à la synergie.

En résumé, la question posée à tous les amis du Projet Hôdo est la suivante : comment visualiser la monnaie Joule et la mettre dans son porte-monnaie pour faire ses courses ? Comment la «visualiser» pour encourager ceux qui promettent en toute bonne foi avoir créé quelque chose pour économiser l'énergie de la Planète ? Et comment peut-on rétribuer ainsi ceux qui réduisent les coûts reliés à l'entretien et au recyclage, et qui repoussent ainsi l'obsolescence inévitable ?

Le travail écologique

Maîtriser l'énergie de bout en bout devrait être un «idéal» écologique. En effet, maîtriser la consommation d'énergie lors de la production de bien-être vitale ou non permettrait d'éviter au moins deux problèmes de notre société de «consommation». Cela permettrait de contrôler d'une part l'exploitation des ressources difficilement renouvelables, et d'autre part, la production de déchet de combustion, tel que l'excès de CO₂.

On ne peut vivre que pour la consommation alimentée par et pour la production, cela a un coût énergétique que personne ne relève et qui a un effet auto-alimentation difficilement contrôlable. C'est là qu'est la dépense de la planète. Il faut donc apprendre à fabriquer pour durer, ce qui est diamétralement opposé à l'esprit actuel de la consommation, animée par les «modes» et «obsolescence».

L'idéal serait de privilégier la qualité à la quantité dans toutes les activités.

Le coût des dépenses énergétiques de production

L'intérêt d'une monnaie basée sur la notion d'énergie est propice à représenter TOUT le véritable travail fourni lors de la production des biens.

La fabrication d'un objet est une succession de travaux ayant un prix énergétique : extraction de matières premières, affinage, alliage, mises en forme... jusqu'à son usage final. Et ensuite, le recyclage procède presque de la même manière, sauf que cette fois, le «minéral» n'est pas extrait du sol, mais récupéré des «déchets». Il faut noter que la notion de recyclage occulte souvent le fait qu'il y a malgré tout consommation d'énergie. Ce qu'on passe souvent sous silence, comme si c'était un mensonge par omission, afin de rassurer les esprits candides sur le fonctionnement réel de l'écologie.

Dans tous les cas, il faut prendre en considération l'énergie utilisée pour tous les transports, tous les entreposages, et ne pas oublier d'inclure dans le calcul toutes les activités humaines dédiées à chacune de ces actions.

Les cycles de vie

Il faut mesurer avec précision les dépenses associées aux différentes étapes de développement d'un produit, telles que sa conception, son amélioration continue, son entretien et sa réutilisation. Cela permettrait d'évaluer la pertinence de certains choix, y compris l'abandon éventuel d'un projet qui pourrait s'avérer plus coûteux que la création d'un nouveau.

Il n'y aurait pas ainsi de promotions «écologiques» pouvant se développer autour de concepts en omettant certaines «dépenses». Le stockage est l'une des dépenses oubliées dans le cycle de vie. Il ne s'agit pas seulement de celui de l'énergie, mais de tout ce qui doit être conservé pendant un certain temps. En effet, il ne s'agit pas seulement de conserver l'énergie dans des batteries, mais aussi il faut penser à la préservation des aliments, et même des objets qui vieillissent, comme ceux qui rouillent ou se décomposent. Certains de ces produits requièrent même de très basses températures... et donc encore une fois, énergie, énergie, énergie...

En fin de cycle, le recyclage des matériaux est souvent présenté comme un acte écologique. Mais on oublie souvent tout ce qui se passe entre le moment où l'on se débarrasse de l'objet à recycler et celui où la totalité disponible de cet objet sera réutilisée dans un ou plusieurs autres objets. Il faudra encore une fois stocker le matériel, et très probablement, avant ou après le trier. Éventuellement, il faudra rejeter certains éléments qui seront peut-être consommés pour produire l'énergie calorique. Les parties réutilisables devront peut-être être démontées, dessoudées, puis nettoyées, purifiées... pour finalement revenir parfois presque à l'état de matière première. Cela ne présentera probablement qu'un seul avantage : éviter l'extraction de la mine jusqu'à la phase de raffinage.

Le rendement, la qualité et la créativité

Entre la manipulation des matières premières et l'obtention d'un objet, il faudrait, pour gagner en énergie, et donc en écologie, améliorer le rendement thermique. Il ne faut pas confondre avec le rendement au sens de productivité industrielle, de profit financier, d'efficacité de labeur rapide et sans failles. Le rendement au sens de la physique, qui tient compte de l'entropie, est un concept assez complexe, sans cesse amélioré comme c'est toujours le cas dans le monde de la recherche scientifique. En résumé, il mesure la quantité d'énergie ayant été utilisée dans le but désiré et la quantité perdue sous forme irrécupérable pour la tâche voulue. En général, cette forme

indésirable est de type dissipation de chaleur. Cette dissipation de chaleur est souvent associée à la diffusion de CO₂. Or, le CO₂ est souvent présent dans l'expiration des êtres vivants, comme l'humain. Et, en même temps, ce CO₂ est très utilisé par les végétaux pour créer diverses composantes organiques. Donc, résumer l'art de produire écologiquement sans produire de CO₂ est beaucoup trop simplifié. Encore une fois, les chercheurs sont sur la voie de la vérité qui se découvre pas à pas et non pas du jour au lendemain dans un décret. Il faudrait en réalité sans cesse confier cette tâche à des chercheurs spécialisés dans ce domaine. En fait, maîtriser l'écologie devrait inciter plus de chercheurs que de politiciens.

Dans tous les cas de figure, le rendement au sens de la physique serait indirectement récompensé. En effet, toute créativité permettant de produire à moindre coût énergétique serait automatiquement répercutée par la monnaie-énergie. Un tel système inciterait à réduire les dépenses de production et à produire plus à moindre coût. Il ne faut pas confondre ce rendement au sens de la physique avec celui du travail qui a une notion de productivité dans le temps. D'ailleurs, ce rendement «industriel» s'apparenterait plus à un calcul de puissance, toujours au sens de la physique, c'est-à-dire de travailler plus vite. Dans quel but? Produire plus pour consommer plus?

Dans un fonctionnement écologique qui ne serait pas inventé par une idéologie, mais résultant de l'observation des lois de l'univers, le slogan «travailler plus pour gagner plus de pouvoir d'achat» devrait disparaître. En effet, ce slogan devrait devenir «travailler mieux pour dépenser moins».

En revanche, il faut toujours tenir compte d'une notion incalculable par l'énergie seule, et introduire une nouvelle notion de «négociation». Cette notion ferait intervenir des qualités difficilement représentables par la seule énergie déjà dépensée ou échangée. En effet, l'art qui résiste à l'usure du temps, qui apporte des comforts à l'âme, économisera de l'énergie dans le futur. Et le chercheur, même fondamental, apportera peut-être des solutions géniales pour mieux utiliser l'énergie dans un futur peut-être lointain. La qualité manuelle ou intellectuelle continuera à avoir son prix et ceux qui la développent mériteront plus que jamais une récompense, même si elle n'est pas physiquement mesurable.

Les valeurs intrinsèques

Deux sortes de coûts «intrinsèques» devraient être prises en compte dans le prix des choses : celui de la matière elle-même et celui de la vie.

Le coût de l'existence de la matière

On parle souvent du prix de la rareté de certains matériaux. Il est toujours spéculatif et pourtant, lui aussi peut être quantifié de manière rigoureusement scientifique, même au niveau de sa structure nucléaire. Plus un noyau a coûté énergétiquement cher pour exister, plus il est rare.

Quant aux réactions physico-chimiques qui ont conduit à l'existence de certains éléments simples (atomes) ou complexes (molécules...), cela aussi peut être mesurable.

Le coût de la vie

De même que le métabolisme pourrait être une base pour mesurer le revenu minimum et salarial d'un individu, on pourrait utiliser une méthode analogue, biologique, pour mesurer le prix

des produits agricoles. Ainsi, un animal se nourrissant de végétaux est une chaîne de transformation énergétique.

Ces valeurs intrinsèques pourraient déterminer le coût écologique des matières premières et des ressources agricoles, sylvicoles, piscatoires...

Le prix de l'entretien des ressources planétaires

Ces valeurs intrinsèques ne seraient pas reversées à un quelconque propriétaire. Elle devrait l'être à un fond commun planétaire permettant de gérer le renouvellement des ressources.

Dans un tel raisonnement, personne ne serait donc propriétaire d'un quelconque sous-sol ni d'ailleurs d'un être vivant, et a fortiori humain. Seul mérite salaire le travail pour gérer ces différentes ressources : richesses minières, aquatiques, sols cultivés ou non, cheptel, animaux domestiques, associés, salariés ou non...

Dans la gestion de la planète, intervient aussi la notion d'abri, indispensable pour tout être vivant. Il s'ensuit que l'entretien d'un espace sécurisé pour se reposer, s'approvisionner ou travailler a aussi un coût énergétique, donc redevable.

Illustration du modèle

Un paysan produit du blé. Pour simplifier le raisonnement de l'exemple, on omet qu'il a fallu au préalable avoir des semences, travailler la terre, fabriquer des moulins... Mais ici, nous nous contentons de «cueillir» le blé à la main. Il y aurait alors deux lots d'énergie pour représenter le travail de l'agriculteur : l'énergie du blé en soi et celle du récolteur. Mais ce blé n'est pas exploitable directement. Il faut le transporter au moulin, ce qui va ajouter deux paires de lots d'énergie. Sans rentrer dans les détails, il y aura d'une part le travail du transporteur et d'autre part l'énergie du moyen de transport, puis le travail du meunier et celui du moulin. Ce blé devra être transformé pour être propre à la consommation, d'où deux autres paires de lots : le travail transporteur suivant et l'énergie du moyen de transport, puis le travail du boulanger et l'énergie du four. On peut même imaginer que ce pain va être vendu en grande surface, d'où une nouvelle collection de paires d'énergie : transporteur-transport, magasinier-stockage... La personne qui viendra acheter ce pain devra payer au prorata les différentes énergies consommées. Là aussi, il y a deux lots : d'un côté, l'énergie de tous les travailleurs, et de l'autre, celles des machines qui se sont usées, des carburants brûlés, de la terre qui s'est appauvrie...

Le premier lot devra rétribuer le travail humain et le second assurer la maintenance des machines dont la plus importante de toutes : la Terre. Ce dernier lot serait géré par une sorte de Banque Écologique Mondiale.

Avec cette petite illustration, on veut montrer la notion de paires de dépenses : celles effectuées par l'humain, et celles engendrées par l'utilisation d'outils et d'autres êtres vivants. Ces derniers requièrent soins et alimentation, c'est-à-dire de nouveaux apports d'énergies, même en tant que matière inerte.

Ainsi, si le producteur a dépensé 20 joules d'énergie personnelle et 20 joules d'énergie non personnelle (autres hommes, machines, matières premières...), le consommateur devra lui payer 40 joules. En fin de transaction, le consommateur aura perdu 40 joules et le producteur n'aura reçu que 20 joules.

Cela aura pour conséquence que plus les dépenses seront élevées, plus l'acquéreur se tournera vers un système plus économique, donc avec un meilleur rendement. Un travailleur qui produirait

un produit plus cher à qualités égales par manque d'optimisation se verrait pénalisé comme dans les systèmes actuels de concurrence, mais cette fois-ci, énergétiquement mesuré.

On voit ici le grand écart avec nos systèmes actuels de rémunération. Il n'y a pas d'enrichissement possible par le travail en soi ! En effet, cette rétribution ne correspond qu'à la perte d'énergie du travailleur. Il faudra donc trouver autre chose pour, par exemple, récompenser la qualité d'un travail, éventuellement purement intellectuel. Sinon, il y aurait même un risque d'appauvrissement de celui qui ne dépend que du travail physique des autres, sans apporter de valeur ajoutée. On serait donc, en résumé, devant une sorte de SMIC dynamique et universel assurant la vie d'un humain.

Il faut préciser et insister sur le fait que cet exemple ne sert qu'à montrer les flux d'énergie du producteur au consommateur qui se décomposent systématiquement en deux parts. Malgré les omissions faites pour faciliter la démonstration de l'implication d'une telle économie basée sur l'énergie, on peut se rendre compte qu'elle ne serait jamais juste à 100 %. En effet, il faudra sans cesse par la suite des réajustements pour tenir compte de tel ou tel flux d'énergie oublié ou mal évalué dans les mesures précédentes. Mais, surtout, il reste en réalité une troisième part qui échappe, du moins actuellement, aux mesures physiques de l'énergie.

Cette troisième part comprendrait les gains d'énergie conséquents d'une créativité, d'une qualité artisanale ou d'une main-d'œuvre professionnelle, de la gestion d'équipes, et même des risques encourus et parfois subis, etc. grande surface, d'où une nouvelle collection de paires d'énergies : transporteur-transport, magasinier-stockage... La personne qui viendra acheter ce pain devra payer au prorata les différentes énergies consommées. Là aussi, il y a deux lots : d'un côté, l'énergie de tous travailleurs, et de l'autre, celles des machines qui se sont usées, des carburants brûlés, de la terre qui s'est appauvrie...

Le premier lot devra rétribuer le travail humain et le second assurer la maintenance des machines dont la plus importante de toutes : la Terre. Ce dernier lot serait géré par une sorte de Banque Écologique Mondiale.

Avec cette petite illustration, on veut montrer la notion de paires de dépenses : celles effectuées par l'humain, et celles engendrées par l'utilisation d'outils et d'autres êtres vivants. Ces derniers requièrent soins et alimentation, c'est-à-dire de nouveaux apports d'énergies, même en tant que matière inerte.

Ainsi, si le producteur a dépensé 20 joules d'énergie personnelle et 20 joules d'énergie non personnelle (autres hommes, machines, matières premières...), le consommateur devra lui payer 40 joules. En fin de transaction, le consommateur aura perdu 40 joules et le producteur n'aura reçu que 20 joules.

Cela aura pour conséquence que plus les dépenses seront élevées, plus l'acquéreur se tournera vers un système plus économique, donc avec un meilleur rendement. Un travailleur qui produirait un produit plus cher à qualités égales par manque d'optimisation se verrait pénalisé comme dans les systèmes actuels de concurrence, mais cette fois-ci, énergétiquement mesuré.

On voit ici le grand écart avec nos systèmes actuels de rémunération. Il n'y a pas d'enrichissement possible par le travail en soi ! En effet, cette rétribution ne correspond qu'à la perte d'énergie du travailleur. Il faudra donc trouver autre chose pour, par exemple, récompenser la qualité d'un travail, éventuellement purement intellectuel. Sinon, il y aurait même un risque d'appauvrissement de celui qui ne dépend que du travail physique des autres, sans apporter de valeur ajoutée. On serait donc, en résumé, devant une sorte de SMIC dynamique et universel assurant la vie d'un humain.

Il faut préciser et insister sur le fait que cet exemple ne sert qu'à montrer les flux d'énergie du producteur au consommateur qui se décomposent systématiquement en deux parts. Malgré les omissions faites pour faciliter la démonstration de l'implication d'une telle économie basée sur l'énergie, on peut se rendre compte qu'elle ne serait jamais juste à 100 %. En effet, il faudra sans cesse par la suite des réajustements pour tenir compte de tel ou tel flux d'énergie oublié ou mal évalué dans les mesures précédentes. Mais, surtout, il reste en réalité une troisième part qui échappe, du moins actuellement, aux mesures physiques de l'énergie.

Cette troisième part comprendrait les gains d'énergie conséquents d'une créativité, d'une qualité artisanale ou d'une main-d'œuvre professionnelle, de la gestion d'équipes, et même des risques encourus et parfois subis, etc.

Un système équitable

Des échanges circulaires

La notion d'aides de solidarité pourrait être aussi à revoir sous la lumière de la monnaie-énergie.

Effectivement, au lieu de s'égarer dans des calculs complexes et injustes, car incapables de prendre en compte tous les cas particuliers, il serait préférable de reconnaître à chaque être humain un droit inaliénable à la vie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Nous recevons de l'énergie à chaque instant, principalement du Soleil et de la gravité. Cette énergie nous est distribuée bien avant l'apparition de la monnaie et des finances, comme c'était le cas pour tous les êtres vivants et pour l'ensemble de l'humanité qui a précédé nos «grandes» civilisations, sans oublier celles du commerce, du grand capital et de la surconsommation. Il est clair que cela ne supprimera pas les besoins en assistance, puisque tout le monde peut être touché par un incident majeur. Toutefois, cela permettrait d'améliorer considérablement la fluidité des échanges, qui sont rendus très opaques par l'absence de mesures adéquates et fiables.

Imaginons que l'on regarde tous les flux, les plus banals par exemple, comme celui que le boulanger va payer à l'État, qui en donne une partie à l'armée, qui paye l'entreprise qui travaille pour elle, qui verse le salaire de l'ingénieur qui achètera son pain au boulanger... Combien d'échanges sont finalement d'une manière ou d'une autre «circulaires» ? Ce qui a été donné d'une main est repris par l'autre. De manière caricaturale, on pourrait dire que le boulanger a donné de l'argent à l'ingénieur pour qu'il se nourrisse chez lui à condition que ce dernier ait contribué à l'armement de son pays. Cette vision devrait mettre en question la notion d'imposition, de taxe, etc.

Le flux de la consommation ainsi que les capitalisations, du point de vue énergétique, sont bien des réalités sans valeurs ni politiques ni morales. Les analyser sous cet angle peut nous conduire à d'autres concepts économiques.

Une incitation à la paresse ?

Et si tout le monde reçoit une «manne du ciel», est-ce que cela ne serait pas propice à la paresse ?

Tout d'abord, il faut s'entendre sur la notion de «paresse» qui peut être une maladie, une forme d'abus, une marque d'intelligence...

Tout d'abord, toute personne en arrêt maladie mérite cette manne, car ni l'énergie solaire ni la gravitationnelle ne font aucune discrimination sur l'état de santé physique ou psychique des bénéficiaires.

Mais la paresse n'est pas qu'une «maladie». L'intelligence de la vie pousse à inventer les solutions qui permettent de se fatiguer le moins possible, tout en récoltant au moins autant de bénéfices. C'est pourquoi on crée des machines ou exploite d'autres êtres vivants. Il y a donc une tendance naturelle, saine et logique à vouloir paresse.

Le problème est ailleurs. Il est relationnel : il s'exprime parfois sous la forme d'un conflit entre les personnes qui ont l'impression de ne pas recevoir une juste rémunération pour leur travail et celles qui semblent profiter du système sans rien donner en échange.

Cette manne éviterait l'assistanat «passif». L'assistance est une aide de la société offerte pour que quelqu'un sorte d'une difficulté quand elle est provisoire ou survive décentement quand elle est définitive. Mais il arrive que cette assistance n'ait pas les bienfaits psychologiques attendus. Pire, ce type de personne assistée s'installe dans un dû sans ressentir la moindre reconnaissance ni le moindre besoin à reprendre un rôle actif dans la société qui l'aide. Ce type de paresse ne serait plus supportée par la société, mais permise par l'énergie universelle sans frustrer qui que ce soit.

En revanche, rien n'interdirait de travailler plus pour réaliser ses rêves, même si ceux-ci ne consistent qu'à collectionner du «capital». L'être humain a besoin de repos et de sérénité, mais il a aussi souvent besoin d'agir. Cela peut être simplement par plaisir personnel, en se sentant utile dans la société, ou en surmontant des défis. La différence serait énorme, car le stress ne serait plus centré sur la survie, mais sur l'exploit.

Le capital

Dans l'esprit de ménager les efforts, le besoin d'économiser s'impose comme une solution incontournable. Et, qui dit «économie», implique presque toujours «capital».

La principale vertu du capital est précisément de faire des réserves pour les coups durs. C'est le cactus qui stocke l'eau pour résister aux sécheresses, il en est de même pour le chameau, le randonneur qui prend sa gourde... Mais évidemment, il y a toujours ceux qui pillent les étals pour se faire des réserves inutiles, quitte à priver les autres... Ce n'est pas un argument pour bannir la notion de capital.

Au contraire, peut-être serait-il aussi temps de changer complètement la vision du crédit et de repenser à l'utilité de l'épargne et de ce que cela implique. En effet, aucun système physique ou biologique ne vit à crédit. Et jusqu'à présent, aucun physicien n'a démontré que l'on pouvait créer de l'énergie, à tel point que c'est l'une des rares lois inébranlables de la physique. Pour produire un travail, comme la transformation et le déplacement, il faut puiser l'énergie dans des ressources disponibles.

Le capital incontournable en physique est l'énergie potentielle. Cette énergie est présente partout, et elle l'est aussi en biologie. Or l'emprunt n'existe pas en biologie : un être vivant ne peut jamais consommer plus que ce qu'il a, sinon, il meurt. Il faut donc épargner et mettre en réserve des aliments et autres ressources pour plus tard.

Mais, l'épargne n'est pas gratuite en soi, car il faut rechercher de moyens de stockage adapté. Certains s'orienteront vers des ressources fiables et inaltérables dans le temps, comme l'or, ne demandant pratiquement pas d'énergie de maintenance. Mais l'or n'est pas rapidement exploitable pour n'importe quel travail qui dans la majeure partie du temps, doit se réaliser dans

un délai relativement court. En biologie, le stockage se fait sous forme d'éléments facilement exploitables, généralement sous la forme de glucides, éventuellement dans des «organes de réserve» appropriés. Mais au-delà, il faut souvent maintenir des structures externes, à commencer par les abris contre des prédateurs ou pour supporter les intempéries. Il faudra aussi très souvent gérer des réserves alimentaires pour éviter de se fatiguer à dépenser trop d'énergie à la trouver et la rendre disponible... Tout cela impose des réparations, de la maintenance. La seule chose qui est éternelle, c'est la «flèche du temps», l'entropie génératrice de désordre.

Cette situation va créer un phénomène de rétroaction sur le capital : plus il y a de capital, plus les dépenses pour le conserver vont s'accroître. Est-ce la source du «capitalisme»? Dans le site Hôdo, nous refusons à l'instar des conseils de H. Laborit de faire de la «morale». Le capitalisme «hypertrophié» pourrait être une maladie psychique, une sorte d'addiction comme celles que peuvent engendrer certaines drogues, par peur de ne pas pouvoir assouvir les moindres «rêves» permis par le capital. C'est peut-être tout compte fait une manifestation de la volonté de domination qui sommeille en chacun de nous qui se réveille sous forme de bousculade. C'est peut-être aussi l'angoisse de manquer qui devient obsessionnelle. Dans tous les cas, il s'agirait d'une maladie nécessitant des soins psychiatriques.

Quoi qu'il en soit, ce capital n'est pas que le mal personnifié et n'est pas nécessairement un trésor réservé exclusivement à un individu avare ou un clan autarcique. À l'instar de la reine chez les insectes sociaux, il n'est pas rare que le capitaliste alimente souvent une «colonie» plus ou moins importante. Certes, on peut lui reprocher sans doute de ne pas assister d'autres fourmilières ou de profiter des insectes ouvriers.

Le capital peut grossir souvent par la chance, mais tout aussi grâce à plusieurs formes de courage, comme la persévérance, l'audace, etc. Alors, faut-il répartir cette «chance» pour aider ceux qui n'en ont pas? Faut-il déshabiller Pierre pour habiller Paul? Ce type de répartition n'apporterait probablement aucun résultat bénéfique. En effet, il y aurait à peu près 3 milliards de personnes recensées comme pauvres qui, la plupart du temps, n'ont même pas accès à de l'eau salubre. Même si la personne la plus riche au monde a une fortune de plus de 300 milliards de dollars, cela ne représenterait que 100 dollars donnés à ces pauvres. Et encore, donné en une seule et unique fois, car le milliardaire en question n'aurait plus rien.

Si l'on veut tendre la main à tous ceux qui sont en difficulté, il vaut mieux distribuer un revenu universel à l'abri de toute spéculation, même si certains se contentent de s'endormir dessus. Et si l'on perd tout d'un coup? L'individu sera rapidement naturellement renfloué, car cette manne est permanente et indépendante de toute spéculation financière. De plus, avec une monnaie mesurant vraiment l'énergie, le perdant ne se retrouvera sûrement pas endetté. Toutefois, comme l'énergie nécessaire au maintien de la vie serait insuffisante pour améliorer son confort, il devra échanger son travail contre du capital qui lui ouvrira de nouvelles perspectives.

Pour aider ceux qui viennent de subir un choc à remonter rapidement la côte, un capital de secours peut être indispensable à maintenir. Un tel capital en prévision de situation d'urgence serait collectif et ajusté selon les besoins par une contribution collective. Cette imposition ne devrait servir qu'à maintenir les structures partagées par des communautés, et non à maintenir une fausse redistribution qui serait en réalité purement politique.

Et dans les coulisses?

Ce serait une erreur de ne penser qu'à rémunérer le travail personnel de transformation en nouveaux produits utilisables ou consommables. Une société dépend de nombreux services non matériels, comme les administratifs, artistes, chercheurs, enseignants, fonctionnaires, magistrats,

militaires, policiers, pompiers, soignants (par ordre alphabétique pour ne pas donner de «valeurs» morales) sans oublier les bénévoles de toute sorte... Que serait une société sans leur présence ?

Il ne faut pas oublier non plus le partage de l'information, car elle contribue à l'enrichissement global du savoir.

Certaines sociétés encouragent les gens à travailler plus pour gagner plus, sans tenir compte du fait qu'ils dépendent de plus en plus d'organismes gratuits et parfois bénévoles qui combinent les lacunes du système social. Ces dernières, pour survivre, se font payer sous forme de mutualisation par impositions ou taxes. De plus, pour assurer certaines cohésions sociales par des œuvres dites de solidarité, une multitude de redistributions viennent s'ajouter aux prélèvements : allocations familiales, réinsertions sociales, aides à la personne handicapée, aux retraités, aux chômeurs, aux malades...

La recherche et les normes

La recherche n'est l'apanage de personne ni d'aucun regroupement. Entreprises et particuliers investissent souvent dans la recherche pour améliorer leurs productions. Mais il existe trois domaines particuliers dans la recherche : la recherche fondamentale, qui n'est pas directement rentable, mais qui est cruciale pour le développement des connaissances ; la recherche sur le bien-être collectif, qui inclut la santé physique et mentale, la sociologie, l'écologie, ainsi que d'autres disciplines connexes, comme l'urbanisme ou l'ergonomie ; et la métrologie et les normes, qui sont essentielles pour faciliter l'échange des connaissances et des technologies.

La recherche fondamentale est un trésor du savoir de l'Humanité, et, en tant que telle, ne devrait avoir ni frontière ni limitation de budget. Elle est intrinsèquement liée à l'éducation. Mais à l'heure d'aujourd'hui, seul le «mécénat» d'État lui permet de vivre et de briller. Cette recherche s'inscrit dans la droite lignée du respect de l'intelligence, car elle l'ouvre vers une meilleure compréhension de l'univers.

Il en est légèrement différent pour la recherche du bien-être collectif qui peut intéresser certains organismes qui en vivent et donc qui peuvent contribuer à ce budget. Mais l'expérience montre qu'en général, le bien-être ne motive que ceux qui en sont plus ou moins directement privés. Donc, même si l'entraide est mutualisée pour unir les efforts de soin, il est indispensable de lui associer une notion de prévoyance, une technique connue des entreprises qui en vivent comme les assurances. Cette recherche s'inscrit également dans l'esprit de la première loi de Hôdo. En effet, l'intelligence dépend de la qualité de vie qui la soutient, donc l'État devrait être responsable de cette mission, même s'il partage certaines de ses compétences avec des organismes privés.

Enfin, les normes ont un but essentiel : celui de pouvoir travailler en synergie et de permettre d'interfacer des unités distinctes issues de productions diverses. Elles ne sont pas des lois, ni même des «contrats», mais des recommandations assurant la compatibilité des créations de producteurs distincts. Dans la même optique, il est nécessaire d'avoir un bureau de mesures fiables et partagées par tous. Le projet Hôdo compte y inclure l'unité de monnaie internationale qui serait reliée à étalon-énergie qui remplacerait celui de l'or.

Dans un système sans cesse concurrentiel, il est bon d'avoir des organismes neutres, disponibles et compétents dédiés à ces normalisations réunissant des compétences et des intérêts différents afin d'éviter tout monopole. Les décisions strictement consensuelles sont à privilégier et le taux d'approbation indiqué pour chaque norme en plus du statut «draft» ou «approuvé». L'État doit pouvoir y prendre part pour garantir cette neutralité.

Une contribution à la Hôdo

Que serait donc une contribution collective à la Hôdo ? On sait qu'un être vivant qui consomme trop ses ressources, son capital, va en manquer pour se nourrir et finir donc par mourir. Mais il y a même pire ! Si un groupe de cellules d'un organisme complexe, comme l'humain, s'emballe, cela engendre un cancer qui peut être mortel. Les raisons de «scléroses» et de «cancers» sociaux peuvent être très variées. L'une des raisons de la création d'une monnaie-énergie est précisément de gérer de manière scientifique et non politico-financière les ressources de la planète, sinon, nous devenons un «cancer» pour elle.

En même temps, cette monnaie devrait éviter les «maladies» sociales, en général, toujours liées à une mauvaise répartition des ressources. Hélas, personne ne connaît le futur et l'imprévu est toujours à la prochaine étape. L'idée serait alors de créer un fond commun incluant non seulement les entretiens prévus et nécessaires pour les besoins de la société, mais aussi l'imprévu. Pour cela, il existe déjà l'imposition. Mais est-elle juste ? Est-ce que le fait d'instaurer des tranches donne l'impression de créer des «classes socioéconomiques», engendrant des sentiments d'être «vaches à lait» pour certains, de rancœurs pour d'autres contre des «assistés non reconnaissants», etc. Or, dans l'esprit de Hôdo, il est malsain de créer des «catégories» d'humains, surtout quand ces catégories se définissent plus ou moins explicitement sur des valeurs morales.

D'autre part, Pierre Daco, ce vulgarisateur de la psychologie des années 60, considérait que la psychothérapie devrait être un service public, et avait constaté que la gratuité d'un service semblait psychologiquement néfaste. En effet, le conseil des psychologues de l'époque aurait conclu que les effets de la gratuité étaient contre-productifs à la guérison, et qu'il valait mieux payer un «bouton» que rien. La notion de contribution et de reconnaissance semble très importante dans la relation entre les êtres.

Pour résoudre ces questionnements, une solution innovante pourrait être envisagée : l'impôt devrait être standardisé et identique pour tous les citoyens. Pour ce faire, une formule pourrait être utilisée, par exemple : $x = a.y$, où x représente le montant de l'impôt, a correspondrait au taux de l'impôt et y serait le revenu. Cette contribution calculée sous forme de progression géométrique permettrait de supprimer par le bas la sensation d'assistanat, et par le haut, l'impression de vache à lait. Et, par la même occasion, il n'y aurait plus le besoin de «tranches» du tout. Cet algorithme serait d'ailleurs adaptable à de nombreuses autres formes de contributions.

Exemple : si l'imposition devait être la dîme, et le revenu moyen mensuel était de 2000 J, les revenus minimums et maximum, respectivement, 200 J et 2 000 000 J, on pourrait avoir :

Les contributions proportionnelles seraient calculées pour tous les revenus selon la formule : $x=(a.y)$, où a représente 10 % (c'est-à-dire la dîme). On aurait par exemple :

- 1.— Impôt sur le revenu minimum : $0,1 * 200 J = 20 J$
- 2.— Impôt sur le revenu moyen : $0,1 * 2 000 J = 200 J$
- 3.— Impôt sur le revenu maximum : $0,1 * 2 000 000 J = 200 000 J$

Pour mieux comprendre l'exemple, on peut remplacer le J (joule) par la monnaie que l'on veut : €, ¥, £, \$...

L'urgence

Il existe enfin un autre «capital» présent dans toute activité : le temps. L'obsession pour la productivité peut conduire à une pression excessive sur les employés, les incitant à donner le

meilleur d'eux-mêmes en permanence. Cela s'avère particulièrement problématique dans les professions où il faut faire face aux imprévus et gérer l'urgence. Il serait sans doute plus sage de limiter les activités professionnelles à 80 % pour précisément garder ce capital-temps afin de pouvoir répondre à l'urgence. Alors, qu'en serait-il de ces 20 % ? Pourquoi ne pas les utiliser pour la veille technologique, le perfectionnement de ses compétences, en auto-apprentissage, ou, par défaut, des tâches interruptibles à tout instant et ne requérant pas de délai ? Ces 20 % devraient servir aussi au repos qui suit une surcharge d'activité due au traitement d'une urgence.

Le partage de la Terre

Proche de l'utopie, peut-être, mais puisque l'on parle d'une manne du ciel, pourquoi ne pas suggérer aussi la manne de la Terre ? La Terre n'appartient en soi à personne. C'est ce qu'on y fait qui gagne de la valeur en fonction de l'énergie qu'on y a consacrée. Une terre agraire ne gagne de valeur que par le travail de l'agriculteur, les ressources minières ne gagnent que parce qu'elles ont été extraites... D'ailleurs, le sol en soi a du coup perdu sa valeur minéralogique. Peut-être que, un jour, la Terre sera considérée comme équitablement partageable, de la naissance à la mort. Chacun aurait alors droit à une parcelle (seconde loi de Hôdo). Une autre serait réservée à la vie dans la communauté. Enfin, une troisième resterait inviolable, au service de la Terre elle-même (première loi de Hôdo). Il y a là une véritable révolution de mentalité qui risque de ne pas plaire à beaucoup de monde. Et pourtant...

Serait-ce l'occasion de découvrir une nouvelle forme de synergie ? Puisque tout le monde serait en «sécurité minimum», il pourrait contribuer «bénévolement» aux œuvres et services communs : santé, éducation, recherche, sécurité, transport... Si l'humain a besoin de repos et de sérénité, il a souvent besoin d'agir, ne fût-ce que pour le plaisir personnel de se savoir utile à sa communauté.

ÊTRE HÔDON

Le projet Hôdo, en aucun cas ne devrait être un parti ou un clan. En effet, c'est un projet, et il doit demeurer tel quel, avec comme seul but d'aider l'humanité à vivre en harmonie sur une planète saine. C'est un état d'esprit, une ligne de conduite, ou plutôt une route, une voie. C'est pourquoi il ne préconise que trois règles pour y arriver afin que quiconque puisse les mettre en œuvre.

En effet, la notion de parti inclut presque inévitablement la notion de partisanerie, une partition au sens mathématique dans un ensemble. Cela serait normal, voire indispensable, pour la gestion de la vie en communauté. Cependant, cela serait malsain pour l'esprit hôdon qui est uniquement une manière de se comporter pour approcher un humanisme le plus rationnel possible. Cela ne devrait pas être une proposition de gestion de vie en communauté, comme c'est théoriquement le but des partis.

Toute la nature est un équilibre dynamique et instable entre deux antagonismes. L'univers physique entier, et dans chacune de ses composantes, oscille entre forces attractives et répulsives. Et nous sommes le résultat de ces jeux de forces et de ces «tatonnement» d'un équilibre à l'autre.

Du point de vue du Hôdon, il n'y a donc pas de partis bons ou mauvais, seulement des décisions à choisir entre différentes options, comme appuyer sur le frein ou sur l'accélérateur. Ce sont les circonstances qui imposeront les choix, et souvent les doutes. Être hôdon, c'est accepter la coexistence de ces tendances sans jugement de «valeur» tant qu'elles respectent les lois fondamentales de Hôdo. Être hôdon, c'est déjà éviter de taxer le frein d'«imbécile» et l'accélérateur de «méchant». C'est aussi éviter de se comporter paternellement ou démagogiquement en manipulant les valeurs éthiques, qu'elles soient d'origine religieuse ou non.

C'est pourquoi il ne peut y avoir de parti «hôdon», puisque son attitude prône la neutralité, ou, plus précisément, un équilibre dynamique. Le Projet Hôdo s'intégrerait plus facilement dans des partis qui incluent tous les courants politiques, puisque, pour bien gouverner, il faut savoir freiner et accélérer, tourner à gauche ou à droite, tout en maintenant un cap. Néanmoins, la politique n'est pas le but de Hôdo. En effet, la première loi de Hôdo est de «respecter toute forme d'intelligence». Cela a pour effet d'instaurer un certain «doute», qui pousse le Hôdon à la modestie scientifique. Or, ce doute empêche de prétendre détenir la vérité, et, par conséquent, évite tout prosélytisme.

Dans ces conditions, comment se comporter en Hôdon ?

Être modérateur

Un résultat bénéfique qui pourrait découler des trois «Lois» de Hôdo est d'éviter de jeter de l'huile sur le feu en criant «au méchant loup» ou «à la pauvre petite belette». Le loup n'est pas méchant et la belette est aussi un carnivore. Il manque de modérateurs, de vrais psychologues qui comprennent les motivations qui poussent les gens depuis leur naissance et au travers de leur parcours de vie à réagir parfois de manière hostile. Des modérateurs qui savent reconnaître les points sensibles à soigner et cicatriser pour ramener la sérénité et s'orienter vers la recherche du consensus. Des modérateurs plutôt que des stratégies plus habiles à insulter et entretenir la discorde.

Être créateur d'idées

Respecter l'intelligence, c'est comprendre les rouages qui animent nos choix, c'est mettre fin à toute forme de domination, c'est collaborer pour inventer de nouvelles choses, en exploitant nos divergences comme un catalyseur de créativité plutôt que de discorde.

Qu'importe d'ailleurs les batailles de chapelles, entre l'inné, l'induit social, voire purement géologique, acquit passif ou actif.

Être Hôdon, c'est ne pas hésiter à mettre en commun des idées, des suggestions. Qu'importe si ces idées ne sont pas accueillies.

À la recherche de consensus, il ne faut pas oublier que le «Hasard», parie sur le futur et que le «savoir» prédit en fonctions des expériences du passé. Et dans tous les cas, utiliser les erreurs comme des tremplins et non comme des boulets aux pieds.

Une éducation hôdonne

Quelle éducation du point de vue hôdon ? L'éducation a normalement deux missions. D'un côté, elle apprend à vivre dans l'instant présent dans un contexte culturel donné, et d'un autre côté, elle enseigne comment être créatif dans un avenir plus ou moins proche du même contexte.

Concernant le contexte culturel vécu au présent, l'éducation pourrait apprendre à régler les différends et favoriser la cohabitation, qui figure parmi les buts de la toute première loi de Hôdo.

L'autre mission est celle de faire acquérir un bon niveau d'expertise dans un art, une technique, une science... Ce type d'enseignement est souvent sanctionné par des diplômes. Néanmoins, il est vain d'attendre que cette formation dispense un savoir de qualité correspondant aux nouvelles connaissances. En effet, lorsqu'un nouveau domaine d'expertise naît, seuls les pionniers découvrent le métier et seuls eux peuvent l'enseigner, parfois sans être pédagogue. Il faut un certain temps pour que s'installe un système éducatif qui «fabriquera» les spécialistes en question. Il faut le prendre souvent plus comme un tremplin pour aller encore plus loin de l'avant.

Pour cela, on peut s'inspirer des idées que H. Laborit a décrit pour un type d'enseignement qui correspond à ces objectifs :

Enseigner sans imposer, donner le goût de jouer à la vie, c'est-à-dire à comprendre puis à découvrir le monde, est sans doute le seul moyen de faire disparaître l'injustice sociale. Présenter les événements avec toute l'objectivité possible, sans y apposer d'évaluations morales, et ce, sans dissimuler ces faits derrière un épais manteau de considérations morales. Il est crucial de ne pas ériger en vérité absolue une solution temporaire adoptée par une communauté, car elle ne constitue souvent qu'un palliatif pour masquer le véritable problème, qui pourrait être traité de manière plus efficace.

Évidemment, cette intégration nécessitera l'acquisition des compétences sociales, telles que le respect d'un code linguistique partagé et réglementé. Il faut rappeler que ces normes ne sont que des normes, et qu'elles englobent toutes les règles des non-dits et des protocoles de courtoisie dont il faut au moins signaler l'existence. Être factuel impose de ne jamais cacher la vipère sous l'oreiller.

Cela aussi s'accompagnera d'exercices pour stimuler l'intelligence et ses différentes composantes : mémoires, logique, créativité... sans viser à ne vanter que le côté «abstrait» de l'intelligence. Peut-être faut-il aussi inclure par la même occasion dans cet enseignement celui de s'occuper activement de l'autre : aperçu de secourisme, de réaction aux accidents, des

conséquences de l'incivisme, etc. Finalement, il est essentiel d'enseigner des méthodes telles que la communication non violente, la planification du temps, la gestion du stress ainsi que toutes les compétences favorisant un meilleur vivre-ensemble.

Tous ces souhaits seront confiés à des pédagogues, des psychologues et évidemment des enseignants. Or, il est rare que tous pensent de la même manière et il est même utile qu'il y ait des divergences. L'État se dégagerait donc de la main mise sur le contenu et le modèle pédagogiques de l'enseignement. Par contre, cet enseignement étant un devoir de l'État pour respecter toute forme d'intelligence serait soutenu par tous les moyens techniques possibles.

Même l'acquisition de traditions et de coutumes d'une association ne serait pas interdite, à la condition que les deux premières lois de Hôdo soient respectées. C'est-à-dire que toute personne est libre de quitter un contexte pour en rejoindre un autre sans intention d'envahir ce dernier.

Et si l'on mettait plus de volonté pour faire découvrir les fondements de la sagesse dès l'enfance grâce à la physique, à la biologie et à la neuropsychologie. Pas une physique basée sur les formules mathématiques, mais sur l'observation, et la recherche du pourquoi et du comment. En ce qui concerne la biologie, quelle meilleure méthode pour enseigner, par exemple, la sexualité en commençant par l'observation du pistil et de l'étamine ? Et la neuropsychologie, pour expliquer que notre cerveau est au service de la survie de chaque individu, le comprendre est le début de la recherche de tout consensus. On ne peut se cantonner dans un clan politique en rejetant tous les autres. En règle générale, à la manière du tao, à chaque lumière correspond son ombre. Et sans ombre, il n'y aurait pas de lumière. Le ciel serait noir, sans étoiles, et l'on ne distinguerait même pas le sol sur lequel on s'aventure.

Les différences de comportements sociaux se trouvent partout. Partout, par exemple, pour certains peuples, ne pas se regarder dans les yeux signifie le mépris ou le mensonge, mais, pour d'autres, regarder dans les yeux est un manque de respect méprisant. Les climats géologiques, l'héritage génétique, culturel, et bien d'autres différences influencent les codes sociaux, entraînant des comportements distincts. Certaines populations ont l'ouïe plus développée, la voix plus de ténor, une capacité thoracique supérieure, une meilleure résistance au froid ou à la chaleur. Alors, dans ce cas, le bruit peut être considéré comme nuisant pour les uns. Est-ce pour cette raison que l'un d'eux est intolérant et l'autre envahissant ? En fait, oui, mais cela ne doit pas être un péché, un mal... C'est un état, et le cerveau doit trouver la solution pour que chacun supporte l'autre tout en respectant le droit au refuge.

Il est donc important d'apprendre à respecter les normes établies de son lieu de résidence. Elles sont parfois le fruit de nombreuses générations et souvent souvent sans doute de conflits. Il faut se souvenir en permanence que les normes ne sont pas des vérités, mais sont des règles de jeu. Quel joueur de football ou de rugby ne respecterait pas les règles du jeu ? Il en est de même pour les règles de grammaire, d'orthographe, etc. Le calcul lui-même est basé sur des normes, et ces normes ont ceci de merveilleux : elles permettent à quiconque, peu importe la langue ou l'écriture, de comprendre l'expression « $1 + 2 = 3$ ». Et si cela pouvait être les bases d'un nouvel espéranto ? Ces normes sont en général mises en place par des experts, les académiciens pour le langage, les informaticiens pour le codage de la toile, etc., pas par des idéologues sous couvert de politique.

LE MOT DE LA FIN

Et si, dans notre charte, nous remplacions le terme «Hôdo» par «Terra» ? Si les trois principes fondamentaux suffisaient pour qu'un être humain, quel que soit son héritage génétique ou culturel, éprouve une appartenance universelle à l'humanité ? Si chaque humain n'était pas perçu comme un être angélique ou démoniaque, mais plutôt comme un individu qui recherche son propre bonheur en participant activement à celui des autres ?

Certes, cette charte sera interprétée diversement au cours du temps et selon les communautés. Car ce qui n'existera jamais, c'est la perfection. En revanche, c'est qui existera toujours, c'est sa recherche.